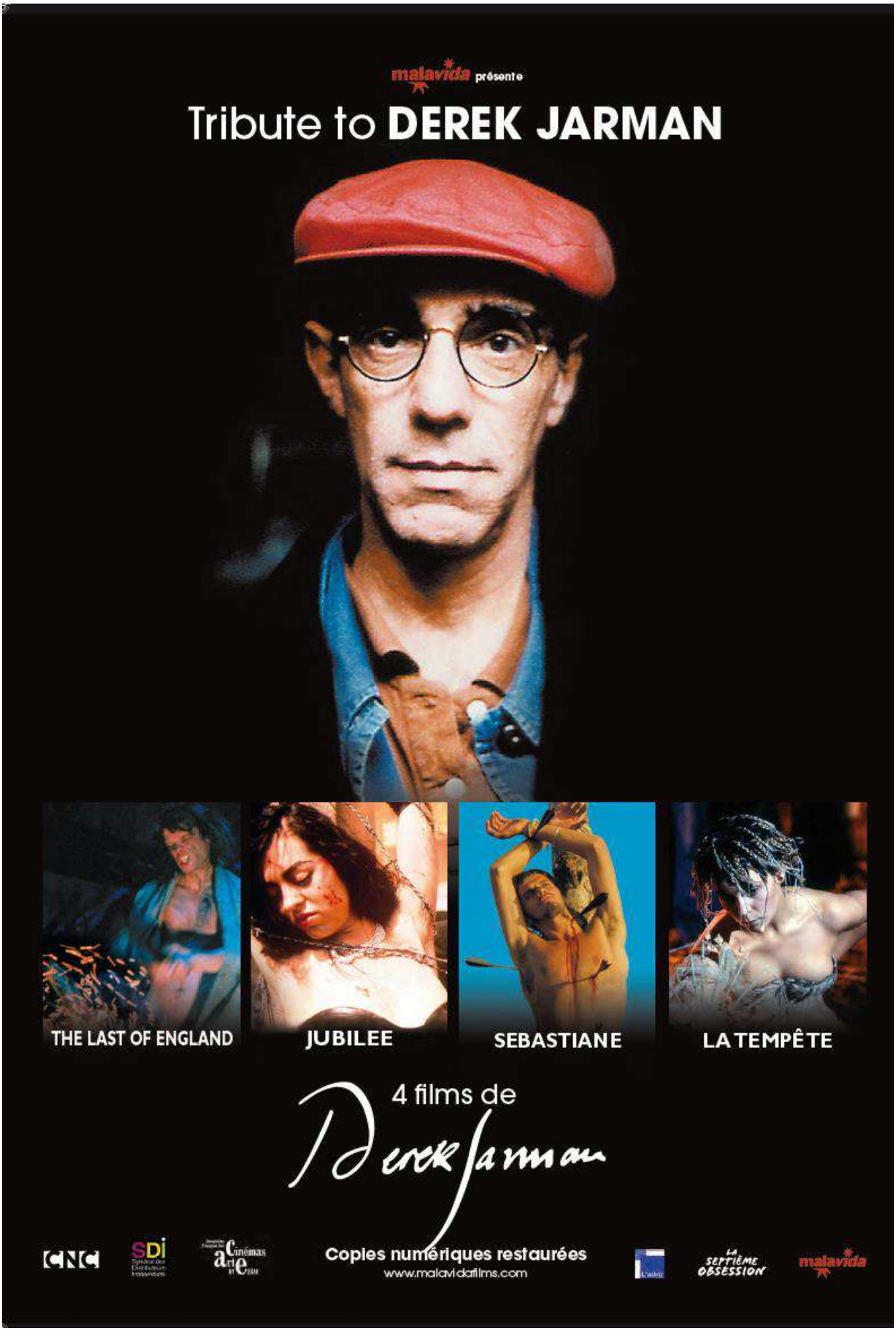

malavida présente
Tribute to DEREK JARMAN
THE LAST OF ENGLAND
JUBILEE
SEBASTIANE
LA TEMPÊTE
4 films de
Derek Jarman
CNC
SDI
Cinémas arte
Copies numériques restaurées
www.malavidafilms.com
LA SEPTIÈME OBSESSION
malavida

l'officiel des spectacles

JUBILE
de Derek Jarman

● Cette semaine, **Derek Jarman** est à l'honneur dans les cinémas à travers une rétrospective en 4 films : **Last of England**, **Jubilee**, **Sebastiane** et **The Tempest**. L'occasion de redécouvrir une partie de la filmographie de ce cinéaste anglais inclassable et singulier. *Voir Listes et programmation à la salle.*

MK2 BEAUBOURG, 50 rue Rambuteau M° Rambuteau 08 92 69 84 84. Pl. 10,90€/9,90€. TR 7,90€ à 4,50€. CUGC illimité.

RÉTROSPECTIVE DEREK JARMAN (vo)
Mer, ven, dim, mar : 9h30. Jeu, sam, lun : 11h25 : **The Last of England** *- Mer, ven, dim, mar : 11h35. Jeu, sam, lun : 9h25 :* **Sebastiane** *- Tlj : 9h35 :* **The Tempest** *- Tlj : 11h15 :* **Jubilée**

CHRISTINE 21, Ⓗ 4 rue Christine M° Odéon 01 43 25 85 78. Pl. 8€. TR 6€ à 5€. Carte UGC et Le Pass acceptés.

Tlj sf sam. dim : 21h45. Sam : 22h. Dim : 21h30 : **The Last of England** (vo)

LUCERNAIRE, 🅽 ❄ 53 rue Notre-Dame-des-Champs M° Notre-Dame-des-Champs 01 45 44 57 34 Tlj de 10h30 à 18h30. Pl. 9€. TR 7€ à 5€. CUGC.

1) *Tlj : 14h :*
THE TEMPEST (vo)

2) *Mer : 18h30. Jeu, ven, lun, mar : 15h45 :*
THE LAST OF ENGLAND (vo)

3) *Tlj sf mer : 18h30. Mer : 20h45 :*
☐ **JUBILÉE** (vo)

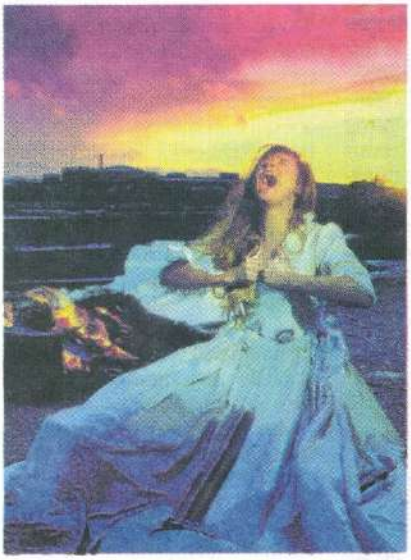
4) *Tlj sf mer : 20h30 :*
☐ **SEBASTIANE** (vo)

ARGENTEUIL

LE FIGUIER BLANC, 16-18 rue Grégoire-Collas 08 92 68 01 14 Pl. 6€. TR 5€.

14h10. Lun : 16h : **Rodin** *- Jeu : 20h30. Mar : 18h20 :* **The Last of England** (vo) *- Ven : 14h. Dim : 20h40 :* **The Tempest** (vo) *- Ven : 18h30. Lun : 20h20 :* ☐ **Sebastiane** (vo) *- Dim : 19h :* **La Femme**

Ciné / Derek Jarman, queer royal



De haut en bas : *The Last of England*, *Sebastiane* et *Jubilee*. PHOTOS MALAVIDA

Quatre films du cinéaste underground ressortent en salles et en DVD.

«*Nos aspirations se sont fanées dans le sang. Dans le silence d'une banlieue anglaise, le pouvoir et le secret se sont installés dans la même maison.*» La prose du réalisateur britannique Derek Jarman rapièce d'un fil de voix off les fragments visuels de *The Last of England* (1987), long métrage bricolé de séquences super 8 au rythme extraconvulsif. C'est l'une des créations les plus expérimentales du cinéaste, une fabuleuse epilepsie alternant images colorées de son enfance et séquences de luttes, bataillons vernies d'un filtre vermillon. Jarman dénonce une Angleterre post-thatchérienne : cette révolte apocalyptico-futuriste dont le poumon brûle d'émeutes abrasives se pose en vis-à-vis du confort des familles banlieusardes et des costards-cravates assoupis.

Derek Jarman, né en 1942 à Northwood (Londres) et mort du sida en 1994, peintre, plasticien, cinéaste indompté, queer et subversif, compose avec une insurrection folle : aux antipodes d'une œuvre plus aristo-satinée, pépère-bavard à la Greenaway (qu'il ne porte pas dans son cœur), Jarman avec peu de moyens financiers pare ses films d'un mysticisme de séquences alambiquées doublées d'une créativité brute : déliquescences homoérotiques, confrontations étonnées entre castes souveraines et bords de trottoirs emplis de punks grimés et hors-la-loi paroliers. Encore trop peu diffusé et révélé en France, Malavida Films distribue en salles et en DVD quatre de ses films phares. *God Save the Queers !*

Ce qu'il y a de savoureux chez Jarman, c'est le temps qu'il laisse aux danses et exaltations musicales qui pénètrent ses récits. Le cinéaste s'entoure de compositeurs de génie (Brian Eno, Simon Fisher Turner…) Les transes chorégraphiques ont le loisir d'inonder ses créations visuelles aux parures saturées. Avec *Jubilee* (1977), la décapante anarcho-punkette Jordan (Pamela Rooke), symbole burlesque d'une génération révoltée, maquillée glam donne sa libre et ambivalente interprétation de *Rule, Britannia !* puis annonce : «*Je me suis mise à la danse. Je voulais échapper à la pesanteur.*» On la voit alors devant ce feu ardent en tutu blanc mener quelques pas de quadrille. La révolte qui brûle l'Union Jack passe aussi par le geste, par ce corps secoué qui fait mot, qui dit merde et je vous échappe, vous ne me robotiserez pas ! Jarman fera d'ailleurs de cet épique moment un court métrage qu'il intitulera simplement *Jordan's Dance*.

Dans *The Last of England*, sur le morceau *In the Free World* de Andy Gill et Dean Garcia et le fond sonore troué de balles de mitraillettes, un démoniaque faune se fait lui aussi ambitieuse ballerine et exécute son pas-de-bourré désabusé. Quant aux deux soldats nus et musclés dans *Sebastiane* (1976), leur étreinte amoureuse dans un étang prend la forme d'un combat passionné. Derek Jarman capte ces ballets-batailles avec onirisme, ces gestes sont sublimés en véritables manifestes de mutinerie. Non, ces corps sont à nous et ne vous appartiennent pas, ni leurs limites ni leurs devenirs. C'est du moins ce leitmotiv de réappropriation que le cinéaste laisse en héritage dans une puissance visuelle euphorisante que l'on peut enfin redécouvrir sur grand écran.

JÉRÉMY PIETTE

TRIBUTE TO DEREK JARMAN : THE LAST OF ENGLAND, JUBILEE, SEBASTIANE, LA TEMPÊTE
en salles et en DVD, Malavida Films, 15 €.

Libération

l'Humanité
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

Par ici les sorties par Vincent Ostria

Vendredi, 23 Juin, 2017
L'Humanité

Rétrospective Derek Jarman.

British freaks. Le cinéaste british Derek Jarman (1942-1994) est un provocateur baroque au croisement de l'avant-garde et de l'histoire. Mêlant modernité et passéisme, il a produit certaines visions fulgurantes. La preuve avec la ressortie en copie neuve de quatre de ses films phares : *Sebastiane* (1972), recréation du martyre de saint Sébastien en langue latine dans un décor naturel peuplé d'éphèbes romains ; *Jubilee* (1977), fleuron du cinéma punk, où certaines figures de ce mouvement font assaut de sarcasmes et de provoc dans l'Angleterre désolée de l'ère Thatcher ; *La Tempête*, adaptation à peine décalée de la pièce de Shakespeare filmée avec ferveur en clair-obscur et/ou sur des landes ; *The Last of England*, film-essai post-apocalyptique où le cinéaste juxtapose ses impressions d'enfant de la Seconde Guerre mondiale avec une réflexion sur la fin de la culture classique. Aussi fou qu'imagé.

Jubilee (1978), de Derek Jarman, laisse libre cours à la culture punk. Anarchiste, sauvage et plein d'une poésie baroque.

Le choix du cinéphile

PINK & PUNK

Plasticien venu au cinéma grâce à Ken Russell, le transgressif Derek Jarman a fleuri dans la marge, cultivant une œuvre subversive mais délicate.

Pour éclairer la vie et l'œuvre du Britannique Derek Jarman (1942-1994), icône punk, gay et anarchiste, dont quatre films ressortent cette semaine, nous avons demandé à un autre poète des images, Bertrand Mandico, d'expliquer pourquoi il l'admire tant.

Par quel film avez-vous découvert Derek Jarman ?

Le premier film de Jarman que j'ai pu voir, c'est *Caravaggio*, en 1992, à l'Accatone, à Paris. Le film passait presque toutes les semaines dans ce cinéma à la programmation radicale. On pouvait aussi y voir et revoir *Gothic*, de Ken Russell, ou *Salò*, de Pasolini... Puis, quelque temps plus tard, j'ai découvert un livre fabuleux sur son œuvre, il y était question de son extraordinaire jardin. Apprenant qu'il était séropositif, Derek Jarman s'était installé sur une terre réputée inculte, contaminée (au pied d'une centrale nucléaire dans le Kent). Il a réussi à faire pousser des petites plantes sublimes. Ce jardin est à l'image de toute son œuvre, des fleurs délicates sortant des gravats, entourées de morceaux de fers tordus et hyperoxydés. Des îlots de vie dans un paysage désolé, délaissé.

Qu'avez-vous éprouvé ?

La sensation de découvrir un grand frère de cinéma. Un cinéaste jouant sans complexe avec l'histoire de l'art, l'expérimentation, l'engagement et la pop culture. Il était l'emblème gracieux de la révolte punk et queer anglaise. Jarman fait partie de ses rares cinéastes-artistes au charisme de rock star. Au fil des années, après *Caravaggio*, j'ai découvert ses autres films : *Jubilee*, *Sebastiane*... Son dernier film, *Bleu*, est aveuglant. Et aussi ses courts métrages, que j'adore, et ses vidéoclips sublimes. Pour Derek Jarman, il n'y a pas de format noble, tout est bon à prendre, du moment que l'on crée, que l'on filme, que l'on revendique, que l'on sublime.

Comment décririez-vous son style ?

Jarman fait parti d'une famille de cinéastes subversifs, libres, sauvages et toujours gracieux. Explorant la poésie de l'image cinématographique par des juxtapositions brutes et sensuelles. C'est une famille que j'appelle la « confrérie du chant d'amour ». Une famille internationale, où se côtoient Shuji Terayama, du Japon, Jack Smith et John Waters, des USA, Carmelo Bene, d'Italie, Werner Schroeter, d'Allemagne, et Jean Genet pour son film manifeste : *Un chant d'amour*.

Quelles sont ses références artistiques ?

Jarman a une formation de plasticien, il avait une grande connaissance de l'histoire de l'art et du théâtre. J'imagine que Cocteau, Pasolini et Michael Powell furent des artistes et cinéastes importants pour lui. Mais sa naissance cinématographique, on la doit au film *Les Diables* (1970). Ken Russell a l'idée de confier au tout jeune Derek Jarman, les décors et la direction artistique de son chef-d'œuvre ambitieux. Jarman est donc sorti de la cuisse de Ken Russell, mais à l'inverse de son géniteur, il n'a jamais désiré occuper une place centrale ou faire des concessions avec l'industrie du cinéma. Il a préféré fleurir dans la marge.

Quelle influence son œuvre a-t-elle eu sur vous ?

L'œuvre de Jarman me rappelle sans cesse qu'il faut rester libre. Et cultiver des fleurs de cinéma sur tous les terrains, même les plus toxiques.

– Propos recueillis par ***Jérémie Couston***

| *Sebastiane, Jubilee, La Tempête, The Last of England*
| En salles et en DVD, en copie numérique restaurée, chez Malavida.

ET AUSSI

En route pour le festin !

| Du 25 au 28 juin, c'est la Fête du cinéma
| 4 € la séance dans toute la France.

MALAVIDA

les inROCKS

Tilda Swinton, la muse de Derek Jarman, dans *The Last of England* (1987)

Derek Jarman en quatre films

Ressortie en copies restaurées de films essentiels du protéiforme et iconoclaste Derek Jarman. Le plus grand inventeur du cinéma britannique ?

Né à Londres en 1942 et mort dans la même ville en 1994 des suites du sida, Derek Jarman, pionnier de la cause gay, est un peu le chaînon manquant entre le chaman californien Kenneth Anger, inventeur du vidéoclip, et le moraliste dionysiaque Pier Paolo Pasolini (dont Jarman jouera même le rôle dans un court métrage). C'est-à-dire à la fois un dandy pop/baroque et un provocateur social.

Coup de projecteur sur son œuvre dérangeante, protéiforme, moderne et hantée par l'histoire, avec la réédition de quatre longs métrages majeurs (parmi une douzaine, sans parler d'une myriade de courts). Le premier, *Sebastiane* (1976) – coréalisé par Paul Humfress –, peut-être le seul film jamais tourné en latin, s'inspire du martyre de saint Sébastien, la plus ancienne icône homoérotique. Il met en scène dans la nature les joutes sadiques et sensuelles de quelques soldats romains et leurs prisonniers, mêlant crudité et hédonisme. Un jalon du cinéma gay, qui évoque fortement Pasolini.

Mais Jarman est aussi en prise directe sur son époque, et restitue dès son deuxième film, *Jubilee* (1978), la frénésie du mouvement punk ; on y assiste sur un mode sarcastique et destroy aux interactions de plusieurs figures de cette scène bigarrée.

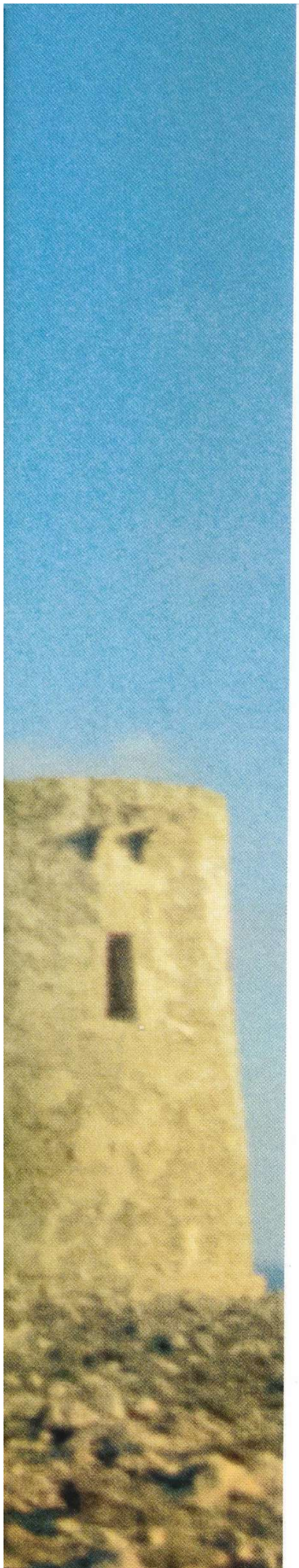
Peu après, nouveau virage à 180° : le cinéaste délaisse ses bizarreries stylistiques pour une adaptation quasi classique de *La Tempête* de Shakespeare (1979) ; son œuvre la moins baroque pour la pièce la plus abstraite de Shakespeare. Dix ans après, il revient à l'expérimentation pure avec un essai poétique fracassé, *The Last of England* (1987), qui enchevêtre des réflexions sur la disparition de la culture traditionnelle et ses souvenirs d'enfant né durant la Seconde Guerre mondiale. Une œuvre parfois difficile d'accès, mais à l'imagerie éblouissante. Un des grands inventeurs, sinon le plus grand, du cinéma britannique. **V. O.**

sortie simultanée en salle et en DVD (Malavida)

CAHIERS DU CINEMA

Sebastiane (1976).

CAHIERS DU CINEMA



CINÉMA RETROUVÉ

Distribution en salle et en DVD chez Malavida le 21 juin de quatre films phares de Derek Jarman.

DEREK JARMAN : L'ANGLETERRE BRÛLE

par Cyril Béghin

Derek Jarman n'a jamais vraiment traversé la Manche. Plus de vingt ans après sa disparition, on ne le connaît guère ici que pour *Caravaggio* et peut être *Wittgenstein*, ses films les plus policés, dominés par des noms propres imposants qui ont partiellement éclipsé le sien. Sa légende est forte chez les LGBT, mais s'alimente de peu : l'expérimental *Blue*, où il rend compte de la phase terminale de son sida, n'a toujours pas d'édition DVD francophone. *Dancing Ledge*, l'un de ses livres les plus forts, qui évoque ses années de formation et ses premières expériences sexuelles en même temps que le travail sur *Caravaggio*, reste à traduire, comme plusieurs autres volumes de ce cinéaste qui écrivait beaucoup, dans un style aussi fragmenté que ses films. Même *Jubilee*, mixture hirsute de queer et de punk devenu un classique de la « *subculture* », est ignoré en France, où l'on préfère le nihilisme anglais dans ses formes plus romantiques ou sociales. Trop sale, trop hétéroclite, trop queer, l'œuvre de Jarman a été largement snobée.

C'est donc un geste fort que fait Malavida avec la distribution en salles et l'édition DVD de quatre films en copies restaurées : *Sebastiane* (1976), *Jubilee* (1978), *La Tempête* (1979) et *The Last of England* (1987), soit ses trois premiers longs métrages et celui qui a immédiatement suivi *Caravaggio*. Le cinéaste s'y trouve au complet, beautés et naufrages inclus. *Sebastiane* est son film le plus unanimement gay, entièrement dédié à l'érotisation de corps masculins à demi nus sous le soleil, jusqu'à des longueurs lassantes. *Jubilee* est une fantaisie burlesque et cynique où le *no future* punk est poussé à l'extrême ; *La Tempête* adapte Shakespeare dans un mélange de mélancolie et de bricolages baroques ; *The Last of England* est une violente complainte visuelle hurlée contre les années Thatcher, où Jarman renoue avec ses expérimentations Super 8 des années 70 mais se complaît aussi en allégories succinctes. En tout, le goût de la provocation est constant comme celui de recycler des formes vives de la pensée anglaise classique : la dystopie, le pamphlet, les mystères et les terreurs du théâtre élisabéthain. Si la palette est inégale, son ampleur et sa liberté sont impressionnantes.

Jarman Brexit

Jarman était irréductible à un genre ou à un registre : toutes les cases, « cinéaste gay », « cinéaste punk », « cinéaste esthète », sont trop petites ou ne concernent qu'un film. La réputation de *Jubilee* est typique de ces malentendus. Hissé au rang de meilleure représentation de l'air du temps punk par Jon Savage, on y voit surtout l'opposition entre magie élisabéthaine et apocalypse contemporaine – le drôle d'argument du film étant que l'alchimiste John Dee propose à la reine Élisabeth un voyage vers l'avenir, où elle découvre son royaume livré à des hordes sorties d'*Orange mécanique*. En véritable caution punk, il y a bien Jordan, une égérie des Sex Pistols, qui donne une terrible version du *Rule, Britannia !* ponctuée d'extraits de discours d'Hitler, tandis qu'elle se dandine drapée dans un tablier Union Jack en plastique et avec un maquillage à la Ziggy Stardust – une évidente suite à la version sacrilège de *God Save the Queen* chantée par Johnny Rotten, quelques mois auparavant. *Rule, Britannia !*

CAHIERS DU CINEMA

Jubilee (1978).

était la seule scène que Vivienne Westwood sauvait de *Jubilee*, dans un célèbre tee-shirt sur lequel elle avait écrit une critique acerbe du film. La prêtresse du punk voyait clair dans la fable de Jarman. Un personnage de producteur monstrueux, Borgia Ginz, y transforme Buckingham Palace en studio d'enregistrement et prouve que tout le monde peut être acheté, même les plus radicaux. Pas d'avenir pour le punk face au libéralisme. À la fin, la reine repart avec John Dee tandis que l'esprit qui les avait amenés jusque-là souffle « *Come away !* » : fuyez.

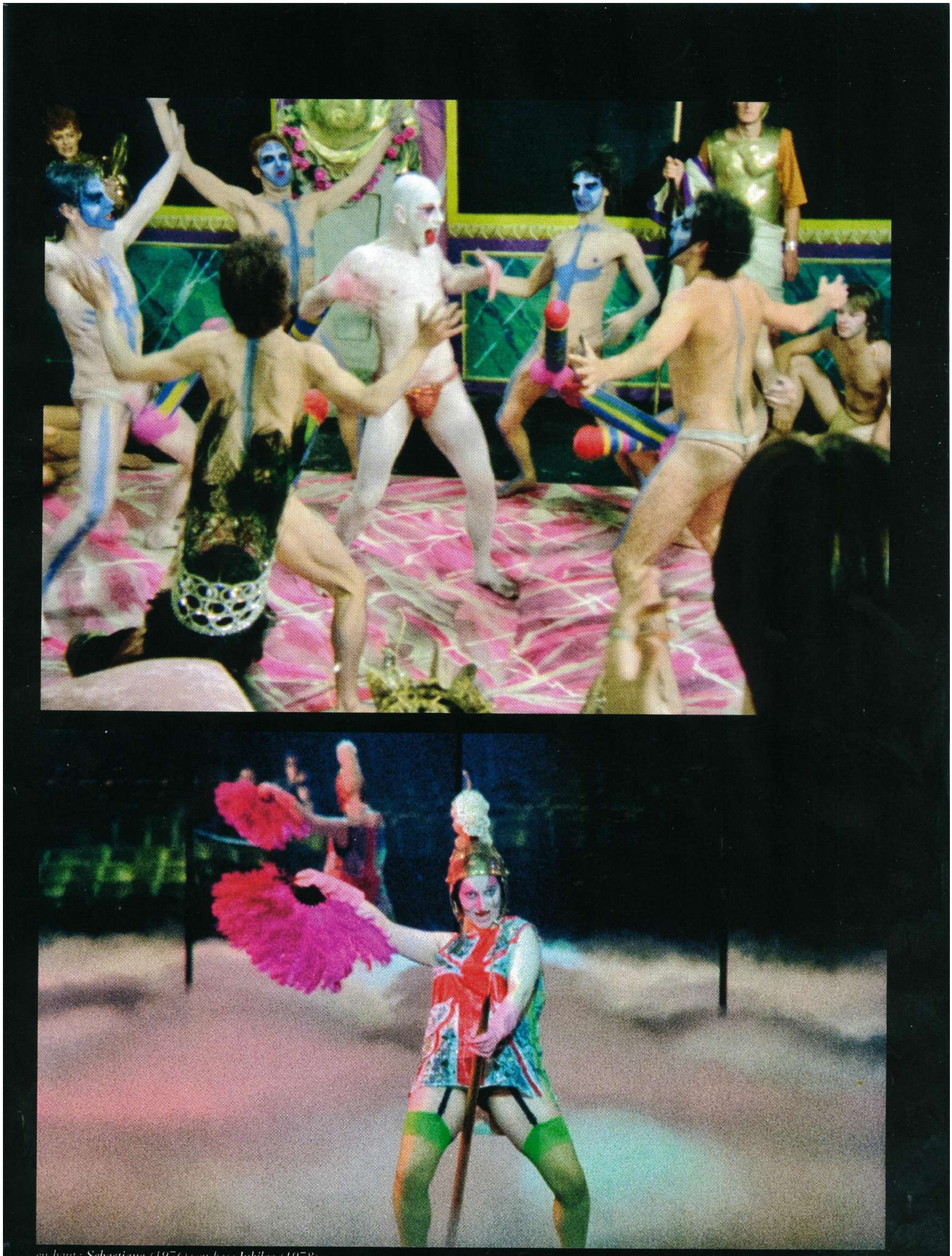
Le mélange d'anarchisme et de conservatisme qui rend *Jubilee* à la fois si joyeusement foutraque et amer, on le retrouve partout dans l'œuvre. Jarman n'est certes pas nostalgique d'une grandeur passée, mais il ne cesse de donner sa version de la « Petite Angleterre » – une vieille formule de la politique britannique que les militants du Brexit ont réactivée récemment. *Little England : A Time of Hope* était d'ailleurs le titre de la suite de *Jubilee* dont il écrivit le scénario au début des années 80 sans pouvoir le tourner. Au cœur d'une île désormais vendue aux multinationales, une zone s'autonomise et résiste. Que Jarman ait lui-même endossé le rôle de cette zone autonome, on le voit dans *The Last England*, où il écrit à la plume des ruminations que l'on entend off, et dont certains passages ressuscitent le *Howl* d'Allen Ginsberg en tirades shakespeariennes : « *I saw the best minds of my generation destroyed by madness...* » (« J'ai vu les meilleurs esprit de ma génération détruits par la folie... »)

Dans *Jubilee*, un personnage (joué par Adam Ant) se marre lorsqu'un autre lui lance avec un peu trop de complaisance qu'il est de la « *blank generation* ». La scène est belle pourtant : celui qui rigole est immobile, les pieds dans une énorme flaque d'eau qu'il augmente à coups de crachats. Peu importe les étiquettes, la souffrance est réelle. Jarman se tient à un endroit prophétique et narcissique où le cinéma est à la fois le moyen d'illustrer les visions et de raconter la douleur de ceux qui savent. C'est le sujet de *Wittgenstein*, avec son philosophe génial mais torturé qui écrit *Notes on Logic* seul dans une cabane au bout d'un fjord en Norvège. Sous la patine homoérotique, on pouvait déjà suivre la même figure dans *Sebastiane* avec sa poignée de centurions retirés dans une crique, excités par l'isolement, les reflets de la mer et le soleil, tournant autour d'un objet du désir à la fois sexuel et mystique qu'ils finissent par attacher à un poteau et transpercer de flèches. Chez Jarman il y a beaucoup de rivages, mais on ne fuit que par l'intérieur.

Au-delà de ses beautés plastiques étonnantes, *La Tempête* ne raconte pas autre chose. De l'île de Shakespeare, Jarman donne seulement la vision récurrente d'une plage en nuit américaine, où quelques personnages débarquent et se croisent. Le reste se déroule dans une grande maison plongée dans la pénombre et aux extérieurs invisibles. Prospero n'est pas le magicien généreux et tout puissant que Peter Greenaway filmera plus tard dans *Prospero's Books* – si Jarman a toujours considéré Greenaway comme sa bête noire, c'est bien à cause de ce perfectionnisme démiurgique dont il est radicalement éloigné. Le duc exilé de *La Tempête* est un peu gris, ses pouvoirs ne sont pas spectaculaires, mais l'on comprend que son effort est de maintenir la survie de la demeure malgré la nuit omniprésente. Plutôt que s'achever, comme chez Shakespeare, sur l'espoir de quitter l'île, Jarman montre dans une dernière scène Prospero assoupi et fait entendre le célèbre monologue : « *Nous sommes de la même étoffe que les songes, et notre vie infime est cernée de sommeil...* » La Petite Angleterre n'est peut-être qu'un rêve.

The Last of England est autant un prolongement fantasmatique du panorama dévasté de *Jubilee* qu'une suite à la nuit de

CAHIERS DU CINEMA



*en haut : **Sebastiane** (1976) ; en bas : **Jubilee** (1978).*

CAHIERS DU CINEMA

La Tempête (1979).

La Tempête. En 1987, en phase terminale du thatchérisme, le désordre et les monstres sont-ils toujours dans l'île ? Le oui est lourd : jeune homme errant sans fin dans un terrain vague, groupes de miséreux opprimés par des mercenaires en armes, usines dévastés, horizons en feu, le monde s'écroule en tableaux muets et syncopés. Le film est souvent rattrapé par les facilités de l'esthétique post-industrielle, mais il a aussi des moments saisissants où la rage politique de Jarman s'incarne, comme cette longue séquence en noir et blanc où un clochard nu au milieu d'ordures dévore un chou-fleur cru – image à la fois incongrue et réaliste, que la silhouette indifférente et l'émiettement triste du légume blanc transforment en vision à la Murnau. Voilà le dernier des hommes anglais.

Au pays de la magie

À la sortie de *The Last of England*, un conseiller de Thatcher, l'historien Norman Stone, s'attaque au film dans le *Sunday Times* ainsi qu'à d'autres titres récents du cinéma anglais, accusés d'un « *hédonisme paresseux et malade* ». Ce sont entre autres *Empire State* de Ron Peck, *Eat the Rich* de Peter Richardson, *My Beautiful Laundrette* et *Sammy et Rosie s'envoient en l'air*, de Stephen Frears. Dans une réponse virulente publiée dans le même journal, Jarman prend position en défendant politiquement son film et en délimitant les camps du cinéma britannique des années 80. Contre les films naphtalinés de James Ivory, Hugh Hudson, Peter Greenaway ou du John Boorman de *Hope and Glory*, il prône un art bricoleur en prise avec les réalités sociales, dont il faut tirer des visions : son texte s'intitule « *Freedom fighter for a vision of the truth* ». Car plus encore que l'homosexualité ou l'anarchisme polémique, c'est le goût de l'expérimentation sauvage qui dérange une partie des critiques. *The Last of England*, avec son mélange de *home movies* – des archives de son enfance, qui annonce la mode du film de *found footage* – et de séquences bariolées et cryptiques à la Kenneth Anger, a été pensé par Jarman comme une réaction à la forme trop sage de *Caravaggio*, où il s'était pourtant gardé des reconstitutions historiques chères à l'industrie du cinéma national. On ne comprend pas les fonds noirs d'*Edward II* ou de *Wittgenstein* si on ne les remet pas dans la perspective de cette perpétuelle volonté de contrer le réalisme à l'anglaise. C'est ce que le cinéaste avait appris en étant décorateur pour Ken Russell (*Les Diables*, 1971) : le mélange de documentation et d'abstraction, de travail et de destruction.

Le conservatisme paradoxal de Jarman, et qui lui faisait justement lancer à ses détracteurs qu'il était plus traditionnaliste qu'eux, consiste à ne jamais cesser de penser le cinéma comme une avant-garde. Ses héros sont Warhol, Cocteau ou Anger ; à partir de la fin des années 80, ses protégés, formant autour de lui une nuée de jeunes artistes qui collaborent aux films et aux clips, sont Cerith Wyn-Evans, John Maybury, Richard Heslop. *Sebastiane* ne fut achevé que grâce à l'intervention des producteurs de Stephen Dwoskin, qui réalisait aussi à l'époque des longs métrages insituables, entre l'expérimental, la chronique

personnelle et la fiction. *Jubilee* se construit d'abord comme le rassemblement d'une avant-garde punk, avec Jordan, Adam Ant, Toyah Willcox, Siouxsie Sioux. Chaque film est un laboratoire, et l'occasion de bricoler autour d'un tour de force formel différent : *La Tempête* déploie un bric-à-brac de costumes et d'accessoires mystérieux malgré la pauvreté de sa production ; *The Last of England* exacerbe le grain et les couleurs du Super 8.

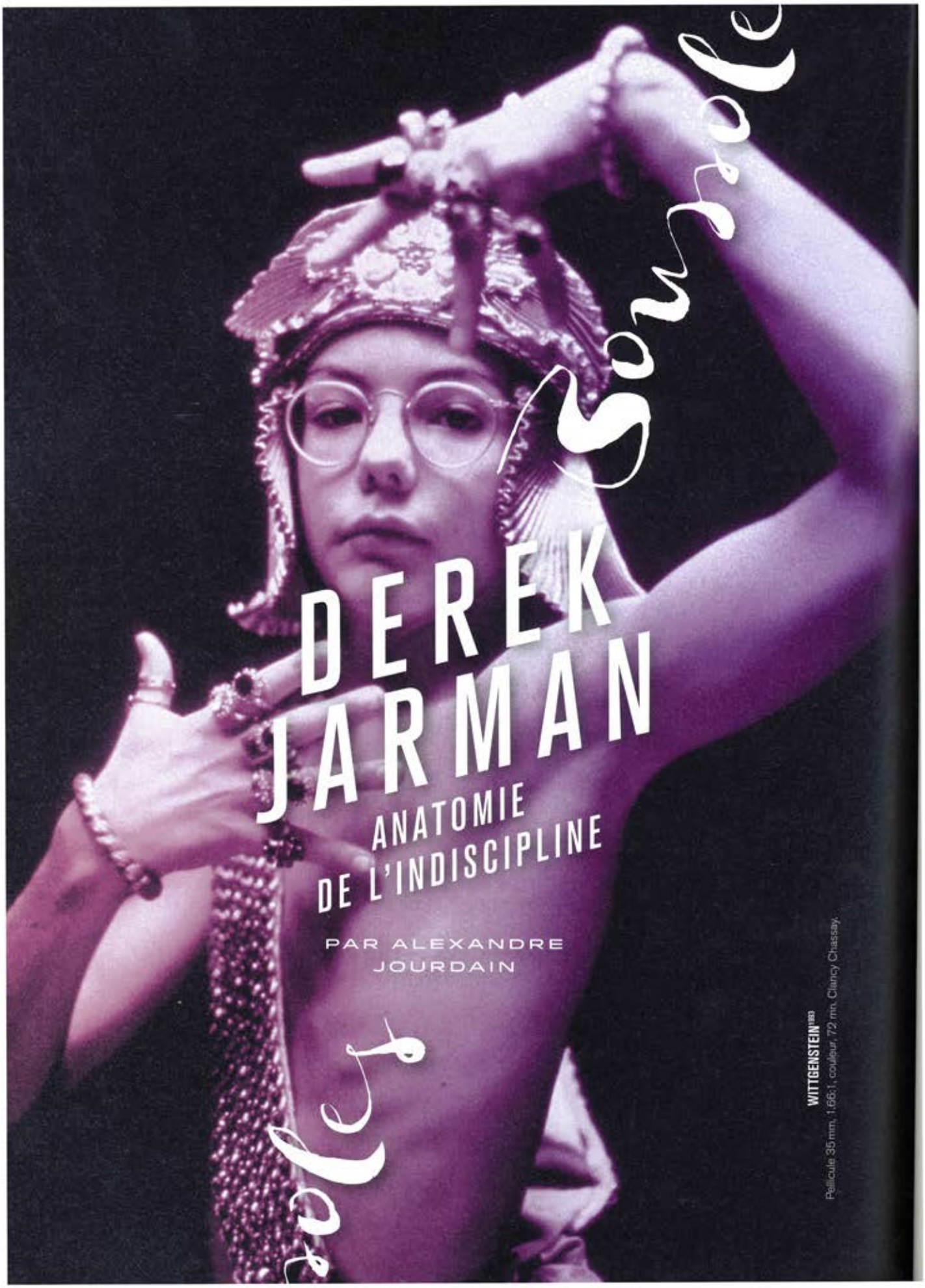
La diversité des registres reste néanmoins frappante, comme si Jarman n'avait aucune forme de prédilection sinon une manière de construire les films, qu'ils soient des fiction ou des essais, en succession de vignettes vaguement connectées – difficile de s'y retrouver, d'une scène à l'autre, dans *Jubilee* ou *La Tempête*, même si le mouvement d'ensemble a du sens. Depuis les costumes romains de *Sebastiane*, qui ressemblent plutôt à des signes disposés sur la peau des acteurs nus, son goût pour l'hétéroclite et les collages historiques pourraient faire de lui une sorte de cinéaste post-moderne. Cette dimension existe, mais sans ironie. Dans l'une des scènes les plus réussies de *La Tempête*, Jarman invite la chanteuse américaine Elisabeth Welch, déguisée en déesse glorieuse dans une vaste robe dorée, à chanter *Stormy Weather* au milieu de jeunes matelots en marinière. Ce pourrait être une scène de cabaret brutalement encoignée dans Shakespeare, pourtant l'attention portée au visage de la vieille artiste, les détails moirés de son costume, la présence bienveillante des figurants et l'émotion propre à son chant métamorphosent les signes kitsch en véritable moment de magie. La rencontre de la reine Elisabeth et du punk dans *Jubilee* créait la même surprise par sa sincérité. Jarman veut faire croire aux arcanes qu'il met en scène, il est le sorcier de la Petite Angleterre.

Dans ses films Super 8 des années 70, Jarman était obsédé par la mythologie de l'Ancienne Égypte et plus particulièrement les rites dédiés au soleil (voir les très beaux *Garden of Luxor*, *The Art of Mirrors*, *In the Shadow of the Sun*). Il ne s'agissait pas seulement comme chez Kenneth Anger d'élaborer des compositions occultistes, mais aussi d'éprouver une sorte de limite : celle de l'éclat, de la saturation lumineuse souvent projetée vers la caméra par un bout de miroir, qui voile provisoirement la pellicule et aveugle le spectateur dans un même rayon. Le feu qui menace de tout détruire dans *Jubilee* ou *The Last of England* est au cœur de l'image : Jarman parlait déjà d'*In the Shadow of the Sun* comme d'une apocalypse de l'Angleterre. Au début de *Jubilee*, il insère une rêverie en Super 8 qu'il transformera plus tard en court métrage autonome, intitulé *Jordan's Dance* : au ralenti, on y voit Jordan, en tutu, danser autour d'un brasier où se consume l'Union Jack. Le grain du Super 8 palpite avec les flammes, comme il le fera encore dans les incendies et les crépuscules de *The Last of England*. C'est ce qui se poursuit du soleil qui attisait les peaux et éblouissait quelques plans de *Sebastiane* : un culte de ce qui brûle, par lequel tout le cinéma de Derek Jarman pourrait se résumer. ■

MALAVIDA

The Last of England (1987).

LA SEPTIÈME OBSESSION



LA SEPTIÈME OBSESSION

DEREK JARMAN

Vingt-trois ans après sa disparition, le défricheur Derek Jarman renaît avec la ressortie en salles et en DVD de quatre de ses plus grands films : SEBASTIANE, JUBILEE, THE LAST OF ENGLAND et LA TEMPÊTE. Retour sur une carrière tiraillée entre exubérance et épure.

Quelque peu délaissé en France par la cinéphilie, Derek Jarman (1942-1994) constitue sans aucun doute l'une des légendes du cinéma britannique des années 1970, 1980 et 1990. En seulement dix-huit ans d'une carrière trop vite stoppée par le sida, onze films et une trentaine de courts métrages, l'artiste multiforme a marqué par son irrévérence et son avant-gardisme toute une génération de cinéastes, de John Maybury à Sally Potter en passant par Isaac Julien. C'est à lui également que l'on doit la découverte de la métamorphe Tilda Swinton – rien que ça. Après quelques faits d'armes en tant que décorateur pour le Royal Ballet et sur les films LES DIABLES (1971) et LE MESSIE SAUVAGE (1972) de Ken Russell, son incursion mouvementée dans le long métrage démarre en 1976 avec SEBASTIANE. Premier film britannique ouvertement homosexuel et entièrement tourné en latin, ce manifeste des amours *queer* permet à Jarman d'engager les hostilités contre la moralité bien-pensante. Cette vision homo-érotique de la vie de saint Sébastien, filmée sous le soleil ardent des côtes sardes, intègre déjà tous les ingrédients qui feront son cinéma. Entre esthétisation un brin kitsch, célébration des corps, violence, mysticisme, ironie et intempérance, Jarman essaime les fondamentaux de sa gestuelle contestataire et de ses va-et-vient entre théorie de l'image et impertinence. Le ballet orgiaque chorégraphié et interprété par Lyndsay Kemp en ouverture, avec ses éphèbes à moitié nus et pourvus de faux pénis pléthoriques finissant par libérer leur semence sur Kemp en personne, traduit en creux pour partie le programme défini par le réalisateur, sans pour autant le délimiter. Car si de prime abord la provocation apparaît comme l'une des pièces maîtresses de son système, celle-ci ne se départ jamais de lyrisme ni d'audace dans sa composition. Au-delà de la posture polémique – des soldats romains dont l'isolement et le manque de femmes rappellent à l'homosexualité latente ; la transfiguration de saint Sébastien en icône pour la minorité gay –, c'est l'originalité picturale et le romantisme qui prévalent. Un axe teinté de subversion dont se sont notamment inspirés Martin Scorsese et Paul Schrader avec LA DERNIÈRE TENTATION DU CHRIST (1988). Comme chez Kenneth Anger, l'exaltation du masculin renvoie autant chez Jarman à la libération d'une pulsion sexuelle qu'au désir d'une distension des possibles, d'un point de vue plastique et intellectuel. En découlent des expérimentations visuelles et thématiques sur fond de nappes *new wave* – merci Brian Eno – à même peut-être de susciter à la marge chez le spectateur un autre regard sur le monde.

Écartelé entre une dynamique d'accélération – l'urgence de légitimer nudité et homosexualité au cinéma – et de contraction – les élans plus sensoriels lors de la scène du coquillage et du plan subjectif post mortem final –, SEBASTIANE réprime une énergie qui déborde dans le film suivant, JUBILEE (1977). C'est la fin des années 1970 et le punk bat son plein en Angleterre. Cela tombe à pic car la mouvance n'est pas sans séduire Jarman, qui trouve là l'écrin idéal à la poursuite de son parcours d'insoumis. Se gardant d'en idéaliser les contours, l'artiste s'empare de la détermination jusqu'au-boutiste du mouvement. Le résultat, au croisement de l'irrévérence du John Waters de MULTIPLE MANIACS (1970) et de DESPERATE LIVING (1977), du Paul Verhoeven de SPETTERS (1980) et de la vision nihiliste du Kubrick d'ORANGE MÉCANIQUE (1971), devient rapidement culte. JUBILEE raconte l'histoire de la reine Elizabeth I qui, envoyée dans le futur par l'occultiste John Dee, découvre à travers l'esprit d'Ariel (personnage issu de la pièce *La Tempête* de Shakespeare) l'Angleterre dévastée

Pellicule 35 mm, 1.66:1, couleur, 106 minutes. Jordan.

de la fin des années 1970. La reine Elizabeth II vient d'être assassinée et le palais de Buckingham sert désormais de studio d'enregistrement à un producteur fou nommé Borgia Ginz. Au rythme syncopé du groupe Adam and the Ants et des arrangements *indie* du complice Brian Eno, deux clans s'affrontent : d'un côté une bande de punks révoltés et notoirement meurtriers, de l'autre une police politique sanguinaire. Un schéma simpliste quoique parfaitement calibré pour témoigner, en pleine effervescence conservatrice, d'une position anti-establishment et antimonarchique : le principe étant de montrer comment la véritable immoralité, par opposition au mouvement punk, consiste à priver chacun de choisir par lui-même entre le bien et le mal. Reste que, hormis son message résolument engagé et son caractère plutôt visionnaire, c'est par sa mise en scène et ses couleurs granuleuses que se distingue JUBILEE. Se refusant à une quelconque perfection formelle mais pas à une esthétique exigeante, Jarman applique, via la photographie et la mise en lumière, des techniques assimilées avec la peinture.

Lui qui se considérait peintre avant d'être cinéaste[1] a d'ailleurs amorcé un dialogue entre surface et profondeur dès SEBASTIANE. En mettant en valeur toute la multiplicité des textures des épidermes dans un jeu de clair-obscur minutieux, il ravive alors l'iconographie religieuse classique – ici la figure du martyr – en même temps qu'il la transcende au service d'une charge dénonciatrice : l'idée d'un ostracisme des artistes et des homosexuels.

Pellicule 35 mm, 1.85:1, couleur, 93 minutes. Dexter Fletcher.

Ce procédé, sorte de mise en abyme de l'illusion selon laquelle vision et toucher ne feraient qu'un, le réalisateur britannique va l'appliquer œuvre après œuvre, sans pour autant délaisser ses lubies dissidentes. Dans JUBILEE, les visages – à commencer par celui d'Amyl Nitrite – font l'objet de variations chromatiques stupéfiantes, comme s'ils étaient voués à figurer sur une toile. Il en sera de même avec le visage de Miranda dégoulinant dans LA TEMPÊTE (1979), de celui de Ranuccio recouvert de sang dans CARAVAGGIO (1986), de ceux des amants pétris d'une substance visqueuse dans THE GARDEN (1990) ou encore de celui d'Ottoline Morrell (la muse Tilda Swinton) dans WITTGENSTEIN (1993). L'on peut à ce titre aussi évoquer le visage de la danseuse jouée par Kemp sous le déluge de faux sperme dans SEBASTIANE. Mais l'apostrophe la plus évidente que Jarman ait jamais mis en scène pour expérimenter sur la surface et la profondeur s'avère probablement contenue dans THE LAST OF ENGLAND (1988), l'un de ses chefs-d'œuvre. Le cinéaste *himself* y apparaît

Pellicule 16 mm, 1.37:1, couleur, 86 minutes.

peignant une toile représentant une scène de CARAVAGGIO. Un gros plan révèle aussitôt une couche épaisse de peinture noire au sein de laquelle l'artiste intègre une douille et une ampoule de verre brisée. Puis en montage parallèle se révèle un homme vêtu de blanc déterrant dans le cadre de fouilles archéologiques un pinceau et une grosse ampoule, accompagnés d'un fragment de pellicule. Manière pour Jarman de soutenir que la représentation filmique n'a d'égal que la matérialité du médium : à la surface de la pellicule demeure l'idée que l'artiste enfouit littéralement des choses relevant du physique. La couleur noire devenue palpable dans THE LAST OF ENGLAND va prendre un tour inédit dans son cinéma, allant jusqu'à se subtiliser au fur et à mesure aux décors dans une logique d'abstraction. Encore utilisé comme composition et texture dans l'anti-*biopic* CARAVAGGIO, le motif se fait obscurité totale dans EDWARD II (1991) et WITTGENSTEIN, jusqu'à supprimer décors et perspective au profit d'une représentation mentale de l'espace – comme au théâtre. Pour contrebalancer cette structure épurée, les costumes des personnages arborent dès lors des couleurs très vives. L'abolissement de toute profondeur de champ qui en résulte, outre le fait qu'il constitue pour Jarman une évolution stylistique, permet dans le même temps d'incarner la pensée du philosophe autrichien Ludwig Wittgenstein, lui qui mésestime l'idée de profondeur. Dans cette dynamique, même les scènes d'extérieur ne sont plus que des scènes d'intérieur, créant un dispositif solipsiste d'où on ne peut sortir. La geste politique se métamorphose pour toucher à l'universel. Cette trajectoire va mener le cinéaste aux confins du conceptuel comme dans THE GARDEN, où les décors le plus souvent filmés en monochrome, simples toiles de fond, servent surtout

Pellicule 16 mm, 1.37:1, couleur, 95 minutes.

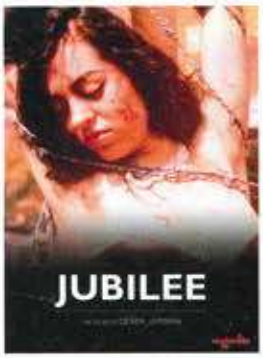
1. Nicole Cloarec, « Derek Jarman : le peintre à la caméra », *in* « Tisseurs : transtextualisation et interculturalités. Quels outils théoriques », revue *Itinéraires*, numéro 2014-2, 2015.

LA SEPTIÈME OBSESSION

Super 8, 1.66:1, couleur et noir & blanc, 92 minutes. Tilda Swinton.

à se désolidariser du réel. De la sorte, le réalisateur va tour à tour abandonner l'axiome selon lequel le plan enregistré par la caméra tend à offrir une ouverture sur le visible. Même s'il n'est pas exclu aussi de voir en cette quête de l'abstraction un exutoire et une métaphore renvoyant à la progression inexorable de sa maladie – lent cheminement vers l'obscurité.

Faute de budgets suffisants, Jarman a souvent tourné en vidéo, en super-8 et en 16 mm – à commencer par ses nombreux courts métrages. Des limitations qui lui ont justement permis de s'adonner à de nombreuses expérimentations formelles, comme dans WAR REQUIEM (1989), où il associe toutes sortes de supports pour élaborer des monochromes sépia, noir, blanc ou encore rouge. Ou comme dans son moyen métrage IN THE SHADOW OF THE SUN (1980), où il n'hésite pas à refilmer à de nombreuses reprises des couches d'images[2] pour en dégrader la qualité et ainsi aboutir à une atmosphère irréelle, qu'il compare à l'impressionnisme et notamment aux nymphéas et aux meules de foin de Monet. Mais il aura fallu attendre son ultime film, BLUE (1993), pour voir Jarman renoncer, dans un dernier souffle, au figuratif. En choisissant pour unique horizon visible un monochrome bleu Klein – le long métrage est dédié au peintre français –, il fait de la bande-son, à laquelle se greffent textes, citations mystiques et musique, le cœur de son dispositif. « *Blue is darkness made visible* » (« le bleu, c'est l'obscurité rendue visible ») dit en filigrane Jarman comme pour clore son exploration du noir et pénétrer l'ombre à son tour. Expérience la plus radicale du cinéaste, ce simili-testament synthétise dans une verve poétique toute l'effervescence et l'étendue des obsessions de l'artiste, et en particulier son amour pour la musique. Belle façon de rappeler l'histoire d'un homme aussi connu pour ses vidéos de groupes – Suede, The Smiths, Throbbing Gristle ou encore les Pet Shop Boys. Partagé tout au long de son œuvre cinématographique entre, d'un côté, le minimalisme de la théâtralité et, de l'autre, l'extravagance la plus tape-à-l'œil et immodérée, Jarman aura su comme nul autre arpenter les contrées les plus reculées de la représentation. Où le cinéma, par-delà son caractère physique immuable, s'appréhende comme une surface à malaxer à l'infini. •



Rétrospective à partir du 21 juin.

2. Michael O'Pray, « Derek Jarman's Cinema: Eros and Thanatos », in *Afterimage*, n° 12, 1985

Beaux Arts
magazine

Rétrospective

DEREK JARMAN, FIGURE UNDERGROUND

Évocation homoérotique et dialoguée en latin de la vie de saint Sébastien (*Sebastiane*), fantasmagorie punk de *Jubilee*, adaptation iconoclaste de *la Tempête*, vision apocalyptique de l'Angleterre (*The Last of England*) dans les années 1970-80... Touche-à-tout baroque croisant culture savante et underground, pionnier du vidéoclip, Derek Jarman, disparu en 1994, était un cinéaste unique, qui reste méconnu en France. C'est l'occasion de se rattraper.

Quatre films de Derek Jarman **en salles le 21 juin**

***The Last of England*, la fin d'une société.**

jeune cinéma

Widerberg, Jarman

Malavida a la bonne éditer quatre films d'un des cinéastes les plus originaux que la Grande-Bretagne ait connu : le poète Derek Jarman. Parlé latin, *Sebastiane* (1976), coréalisé par Paul Humfress, est son premier essai, sorte de brouillon sur un motif de l'histoire de l'art : saint Sébastien, dans une ambiance à la *Satyricon*. *Jubilee* (1977) confirme le baroquisme de son auteur ; dans ce véritable premier film, ce n'est plus à Fellini qu'on pense, mais à Pasolini. *Jubilee* montre tout ce qui sépare Jarman d'un Greenaway, son exact contemporain. Tous deux habités par les arts plastiques, ils se différencient par leur rapport à l'art : décoratif jusqu'à la vacuité pour Greenaway, nécessaire jusque dans ses scories pour Jarman. *La Tempête* (1979) shakespearienne est un poème des éléments, s'achevant par une fameuse citation qui pourrait servir d'étendard à l'œuvre de Jarman : *Nous sommes faits de la substance dont se forment les songes*. Enfin, *The Last of England* (1987), le plus radical des quatre films édités ; ce ballet funèbre est une dérive sur fond de désastre.

Malavida rend aussi un hommage à Bo Widerberg avec ses trois derniers films, à l'ambition croissante. Filmé comme une série télévisée, *L'Homme de Majorque* (1984) se révèle une satire de la société suédoise, présentée corrompue. Sans être un styliste, Widerberg signe ses plans, avec parfois des trouvailles - comme la scène où les policiers qui observent à distance le ministre regardant la télévision chez lui, écoutent au téléphone le son de l'émission. *Le Chemin du serpent* (1986) est un drame paysan, où l'injustice des rapports de classes passe par le sexe (déjà présent dans le film précédent) ; en fin de parcours, un glissement de terrain montre la nature comme vengeresse. Le plus beau des trois films est aussi le dernier, *La Beauté des choses* (1995), évocation sensible de l'éveil de la sensualité chez un adolescent pendant la Seconde Guerre mondiale. De Haendel à Mahler, la musique classique joue un rôle complexe dans cette œuvre ultime ; elle n'est pas seulement rapportée à l'amour, mais aussi à la politique (le *Requiem* de Brahms est chanté en allemand, langue des bourreaux), et même à la complexité des rapports entre les personnages : le mari trompé initie son rival adolescent à l'amour de la grande musique.

Jubilee (Derek Jarman, 1977)

Le masque et la plume cinéma

dimanche 25 juin 2017par Jérôme Garcin

Le jour d'après, H. Sang-soo/HHhH, C. Jimenez/Ce qui nous lie, C. Klapisch/La Momie, A. Kurtzman/KO, F. Gobert/Nos patriotes, G.le Bonin/Le vénérable W, Barbet-Schroeder

https://www.franceinter.fr/emissions/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-25-juin-2017

Avec les critiques

Sophie Avon (Sud-Ouest), Michel Ciment (Positif), Eric Neuhoff (Figaro) et Xavier Leherpeur (7ème Obsession).

- ***Le jour d'après,*** Hong Sangsoo
- ***HHhH,*** Cédric Jimenez
- ***Ce qui nous lie,*** Cédric Klapisch
- ***La Momie,*** Alex Kurtzman
- ***KO,*** Fabrice Gobert
- ***Nos patriotes,*** Gabriel le Bomin
- ***Le vénérable W,*** Barbet-Schroeder

Les conseils

- Sophie Avon : ***Wùlu,*** Daouda Coulibaly (II). Et ***Le Grand Méchant renard et autres contes,*** Benjamin Renner, Patrick Imbert.
- Michel Ciment : un livre, ***Entretiens avec Jacques Chancel,*** Collectifs, (Les éditions de la Table ronde). Et **_Retour à Montauk,** _Volker Schlöndorff.
- Eric Neuhoff : ***Ana mon amour,*** Calin Peter Netzer.
- Xavier Leherpeur : **Sortie en salles et en DVD : Derek Jarman** *: Sebastiane, Jubilee, La Tempête, The Last of England (Malavida).*

La Chronique ciné de Xavier Leherpeur

Songs for Madagascar de Cesar Paes, Le Grand Méchant Renard de Benjamin Renner & Patrick Imbert,rétrospective Derek Jarman

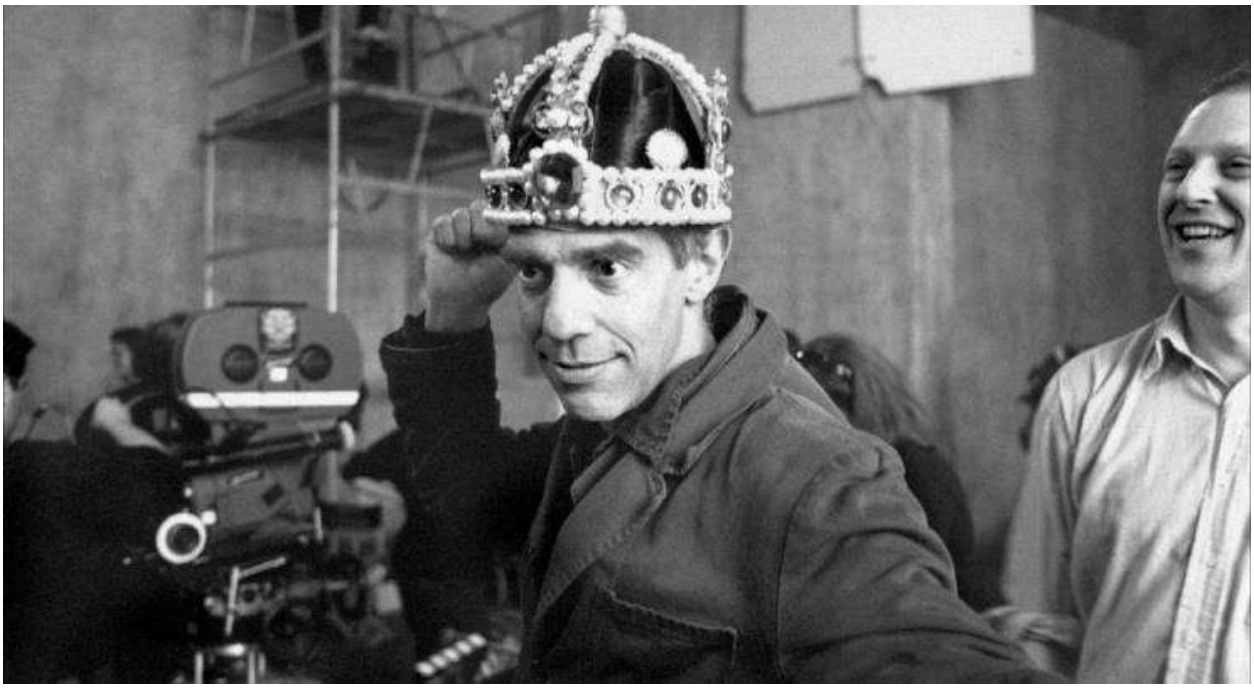
Mercredi 21 juin 2017

à 2 min 50

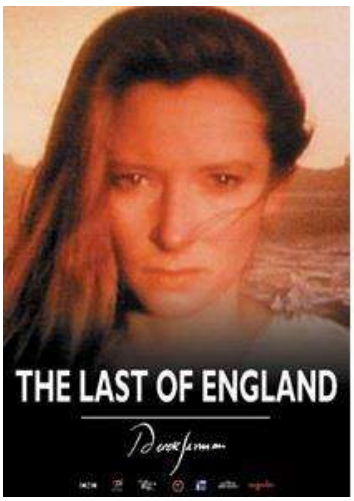
Derek Jarman est un grand cinéaste décédé du sida en 1994. Les éditions Malavida ont décidé, et c'est très bien, de lui rendre hommage à la fois par la reprise en salles et la sortie aujourd'hui de mêmes quatre films en coffret DVD. Il y a *The Last of England*, *Sebastiane*, *Jubilee* et *La Tempête*, folie des couleurs, diversité des genres, vraiment dans la complétude du terme genre. C'est un grand cinéaste des années 80, un cinéaste furieux, furieusement engagé, furieusement excentrique, furieusement *queer*, furieusement politique, esthétique, militant. Il s'est battu pour toutes les causes. Son cinéma n'a pas vieilli, il est encore une pléthore d'images de beauté. Bande son absolument extraordinaire où la pop anglaise le dispute à Purcell. Imaginez un peu ! Et puis s'il fallait une seule raison de vénérer encore aujourd'hui, 25 ans plus tard Derek Jarman : il a découvert la plus grande comédienne de tous les temps : Tilda Swinton. Rien que pour ça, statue.

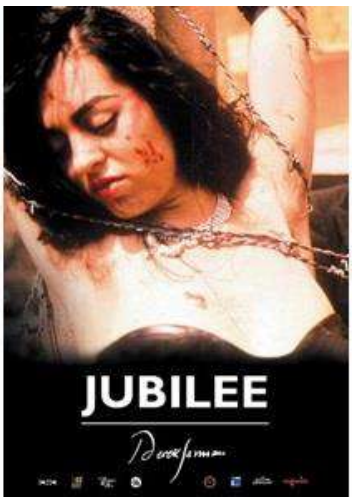
https://www.francemusique.fr/emissions/la-chronique-cine/songs-madagascar-de-cesar-paes-le-grand-mechant-renard-de-benjamin-rennerpatrick-imbert-retrospective-derek-jarman-34889

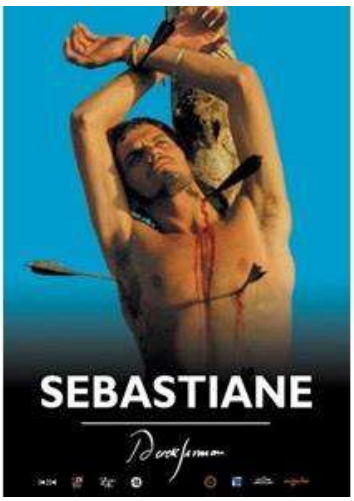
DVDCLASSiK

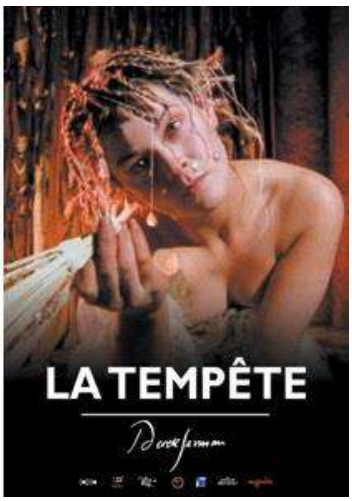


Malavida ressort en salles ce mercredi (ainsi qu'en DVD) quatre films de Derek Jarman. Pour saluer l'événement, nous vous proposons les chroniques de Sebastiane et Jubilee. Deux textes bien utiles pour pénétrer l'univers fou de l'enfant terrible du cinéma britannique !



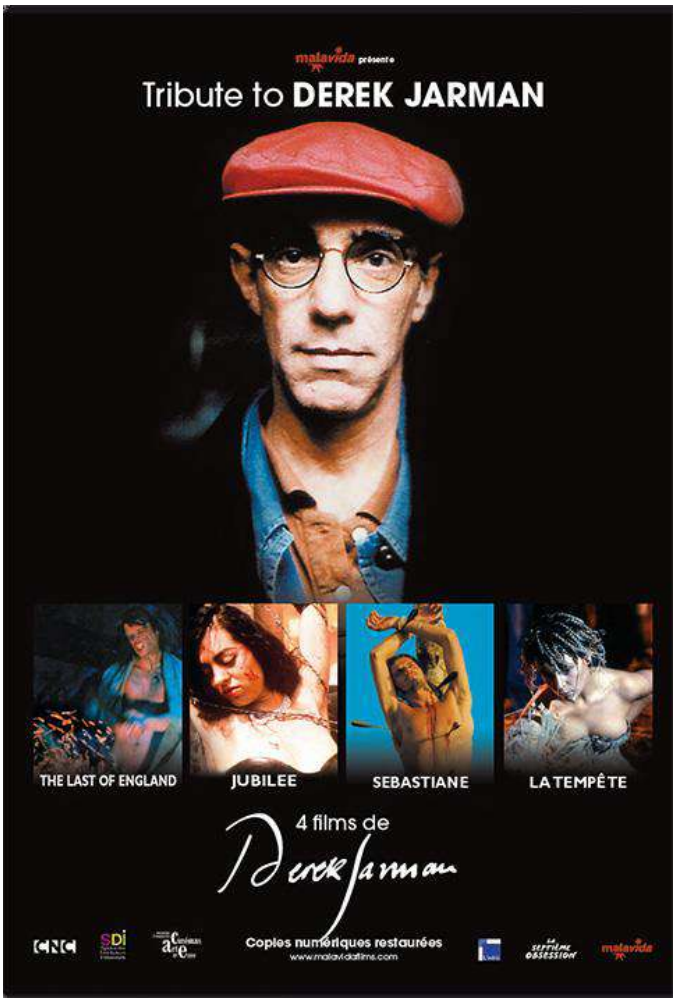






Tribute to Derek Jarman » [Sortie DVD/BR]

Par Pierre Guiho

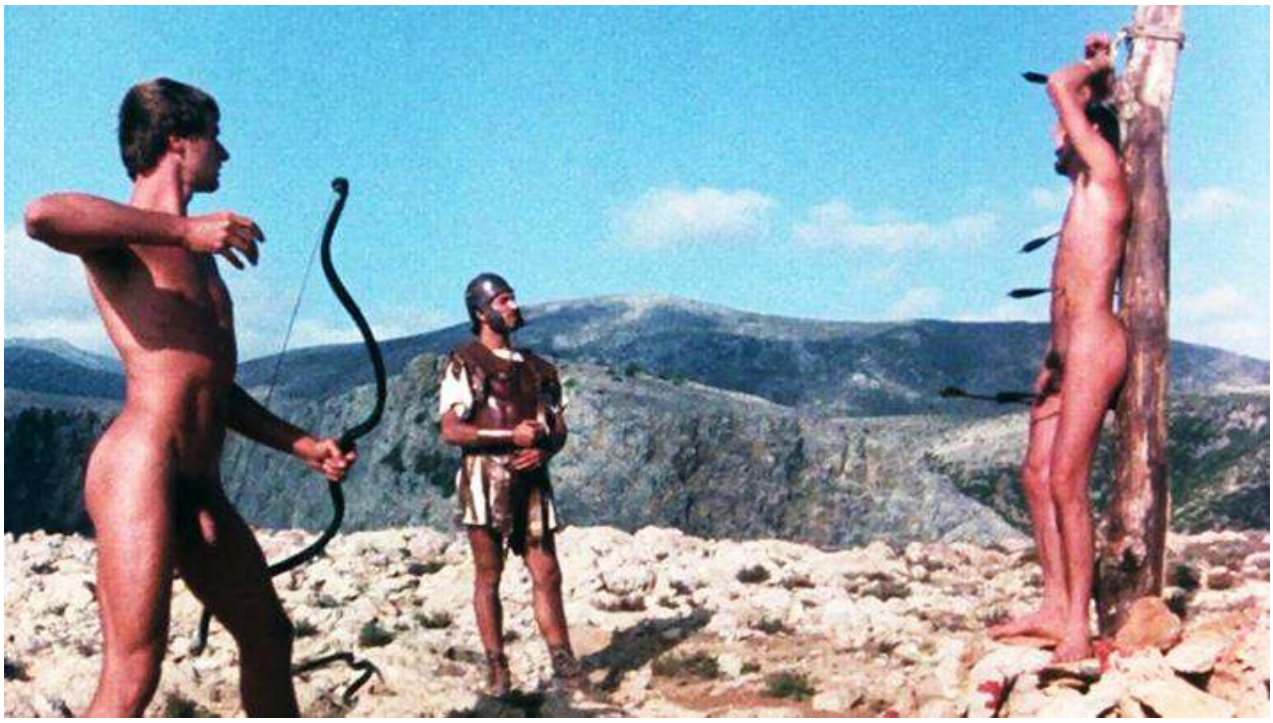


DansDVD/Blu-Ray / Par : Derek Jarman /Titre : Tribute to Derek Jarman Tagsavant-garde, cinéma expérimental, Derek Jarman, Gay

Malavida propose un *Tribute to Derek Jarman* décliné en quatre DVD de certains de ses premiers films en copies numériques restaurées. Cette édition prestigieuse permet de découvrir ou de redécouvrir la puissance poétique des œuvres de ce créateur inclassable, conjuguant anarchisme, militantisme gay et esprit punk dans une constante recherche formelle. Il apparaît bien difficile aujourd'hui de mesurer son influence tant elle semble vaste. Si le cinéaste Antony Hickling le cite volontiers, certaines œuvres d'artistes aussi différents que Bruce LaBruce, Peter Greenaway ou Tsai Ming-liang, certains clips de David Bowie (illustrant l'album *1. Outside*), tant d'autres encore, créent d'étonnantes passerelles entre son travail et celui de ceux qui lui ont succédé.

Chaque DVD est accompagné d'un livret reprenant des photos du film et des textes venant en enrichir la vision : critiques (dont celle d'Alberto Moravia pour *Sebastiane*), entretiens avec Derek Jarman, témoignages de collaborateurs replacent chaque film dans son contexte et permettent par croisements d'appréhender plus amplement une œuvre riche et protéiforme.

SEBASTIANE (1976) – co-réalisé avec Paul Humfress



Source d'inspiration des peintres de la Renaissance qui le transforment déjà en représentation homoérotique, le martyre de Saint Sébastien a depuis le XIXe siècle inspiré nombre d'artistes et d'écrivains. Marcel Proust, Oscar Wilde et plus tard Yukio Mishima ou Tennessee Williams (qui donne le prénom Sébastien au personnage disparu de *Soudain l'été dernier*) ont définitivement élevé le Saint Martyr au rang d'icône homosexuelle. Le film de Derek Jarman s'inscrit donc dans une tradition riche et entretenue, perpétuée depuis par les photographes Pierre et Gilles ou le cinéaste João Pedro Rodrigues.

Exilé sur ordre de Dioclétien, Sébastien (protégé de l'Empereur mais également Chrétien), se retrouve dans une garnison isolée dans un lieu désertique. L'oisiveté règne, les plaisanteries de corps de garde fusent et les quelques hommes présents, en manque de femmes, goûtent aux plaisirs interdits. Un sentiment amoureux mutuel naît entre Sébastien et Severus, le centurion qui dirige le camp. Mais alors que ce dernier aspire à une relation charnelle, le Chrétien lui oppose des sentiments purs et se refuse à lui. Sa fin sera tragique.

L'esthétique dépouillée du film n'en demeure pas moins très marquée formellement. Tourné en 1976, *Sebastiane* évoque autant Pasolini que certains Fellini, sans oublier celui avec lequel Derek Jarman a débuté, Ken Russel. Les corps dénudés (rappelant ceux des frères Ritter dans les années 30), rasés et brillants sous le soleil composent des tableaux à l'érotisme puissant : scènes de toilette ou de baignade, combats à l'épée ou à mains nues, étreintes viriles. Le lent glissement des liens amoureux de Sébastien et Severus vers une relation sadomasochiste, l'abandon de l'un à la souffrance, la fureur de l'autre le guidant vers la torture, constitue le cœur narratif d'un film par ailleurs très littéraire, les dialogues entièrement en latin lui conférant une identité unique.

Si la dimension politique de *Sebastiane* associant révolte et homosexualité semble moins évidente aujourd'hui, cette œuvre radicale n'en constitue pas moins le témoignage artistique d'une époque profondément marquée par les luttes homosexuelles. Superbement restauré, porté par la partition de Brian Eno, le premier long métrage de Derek Jarman continue de troubler les sens et les esprits.

JUBILEE (1978)

Le second long métrage de Jarman naît de rencontres croisées alors que Londres s'apprête à découvrir les Sex Pistols. Décrié par la presse musicale et violemment rejeté par les tenants du mouvement (Vivienne Westwood en tête) *Jubilee* s'impose peut-être désormais comme le premier manifeste punk. Alors que la Grande-Bretagne, victime de la première crise pétrolière, se débattant avec l'IRA et perdant peu à peu les bénéfices de son Empire Colonial, semble sur le point d'exploser, Jarman y téléporte Elizabeth 1re afin qu'elle assiste impuissante au chaos promis.

La nature contrastée de Jarman, entre conservatisme et marginalité, s'exprime pleinement dans un film dont la joyeuse cacophonie, le bavardage et le libertinage se semblent là que pour masquer une colère lourde et l'impérieux besoin de révolte d'une jeunesse qui n'a plus de raison de croire en quoi que ce soit. Livrée aux promoteurs, Londres se transforme en chantier géant, l'art récupéré par le capitalisme ne veut plus rien dire, le matérialisme a détruit les rêves.

Ainsi, désespéré mais drôle, vociférant et burlesque, nihiliste et parfois violent, *Jubilee* s'inscrit sans conteste dans le vaste mouvement de rébellion qui a traversé la Grande Bretagne de la fin des années 70. Réunissant à l'écran de jeunes artistes de la scène punk, travaillant avec Siouxsie and the Banshees, à nouveau avec Brian Eno et Lindsay Kemp (qui a chorégraphié la scène d'ouverture de *Sebastiane*), Jarman filme également le très jeune et craquant Adam Ant à ses tous débuts.

La vraie singularité du film, là où le message politique semble le plus net, tient aussi à sa nature profondément féministe. Libres et dominatrices, ne pratiquant le sexe qu'à leur profit, artistes ou pamphlétaires, les personnages féminins qui peuplent le film jubilent sur les ruines de la société patriarcale. Figures d'une minorité qui se redresse, elles peuvent aller jusqu'à tuer un partenaire sexuel jouissant trop tôt. Presque vingt ans plus tard, les premiers films de Bruce LaBruce aborderont à nouveau cette thématique en montrant que rien n'a changé.

LA TEMPÊTE (1979)

En adaptant la pièce de Shakespeare sous forme d'un long rêve discontinu, Derek Jarman s'affranchit de tout respect de l'œuvre initiale en s'offrant la plus totale liberté. La forme prend alors le dessus sur l'intrigue, les dialogues fortement amputés venant presque troubler la contemplation de l'image.

La grotte du texte initial se voit transformée en demeure fantasque impossible à dessiner. Mi-palais baroque, mi-étable, la demeure de l'exilé Prospero et de sa fille Miranda semble évoluer au gré des humeurs du cinéaste, chaque pièce existant pour elle et ne semblant en rien reliée aux autres. Souvent recouvert de paille, le sol accueille un mobilier disparate dans de nombreux clairs-obscurs accentuant une théâtralité assumée. Les scènes extérieures balayées par le vent et visuellement traitées en monochromes bleus matérialisent la fameuse tempête déclenchée par Prospero pour que ses ennemis viennent échouer sur l'île.

Au cœur d'un récit cependant facile à suivre, la relation amoureuse entre Miranda et Ferdinand contraste par sa pureté avec la noirceur des liens qui unissent les autres personnages. L'arrivée du jeune prince (sortant des flots totalement nu, seule dimension homoérotique du film) ressemble à une apparition et séduit aussitôt la jeune fille. Jarman revendique la thématique du pardon qui selon lui habite la pièce, l'amour des deux jeunes gens poussant probablement le rude Prospero à pardonner à ceux qui l'ont trahi.

Déjà vue dans *Jubilee*, Toyah Willcox interprète une princesse joueuse et rebelle à la coiffure et aux robes incroyables. Pas en reste, les autres acteurs servent un film grotesque et mélancolique, désinvolte, torturé et libre.

THE LAST OF ENGLAND (1987)

Tourné en Super 8 et en vidéo par impératif économique mais aussi en réaction au professionnalisme inhibant de l'industrie cinématographique, *The last of England* prend la forme d'un poème filmique sombre et rageur faisant le portrait d'une Angleterre plongée dans le chaos en pleine période Thatcher.

Les images sombres en noir et blanc ou monochrome pourpre contrastent avec de rares archives en couleur venant directement de la famille du cinéaste. La destruction du monde telle que Jarman la dépeint s'accompagne d'une voix off récitant un texte écorché oscillant entre naïveté, désespoir et colère. La bande son composée de musique new wave, rock ou classique se voit constamment fracturée par des bruits d'armes ou de coups aux intonations métalliques.

Totalement immersif, *The last of England* déverse un flot continu de scènes parfois douces mais le plus souvent violentes entrelacées de tableaux fétichistes au gré d'un montage brutal, parfois clipesque, qui ne reprend que rarement son souffle : un jeune homme piétine l'image agrandie d'un corps dénudé avant de s'y frotter, un autre jeune homme s'enlace nu à un militaire, une jeune mariée lacère sa robe, des soldats s'arment et exécutent des condamnés, des constructions en ruine s'effondrent sous les coups de masse…

Une séquence montrant un jeune SDF nu mangeant un chou-fleur résonne étrangement avec la scène de Lee Kang-sheng dévorant un chou chinois dans *Les chiens errants* de Tsai Ming-liang. Si ce rapprochement ne tient peut-être qu'au hasard, les images de Jarman renvoient constamment à celles d'autres artistes qui, à la marge comme lui, peignent la violence du monde.

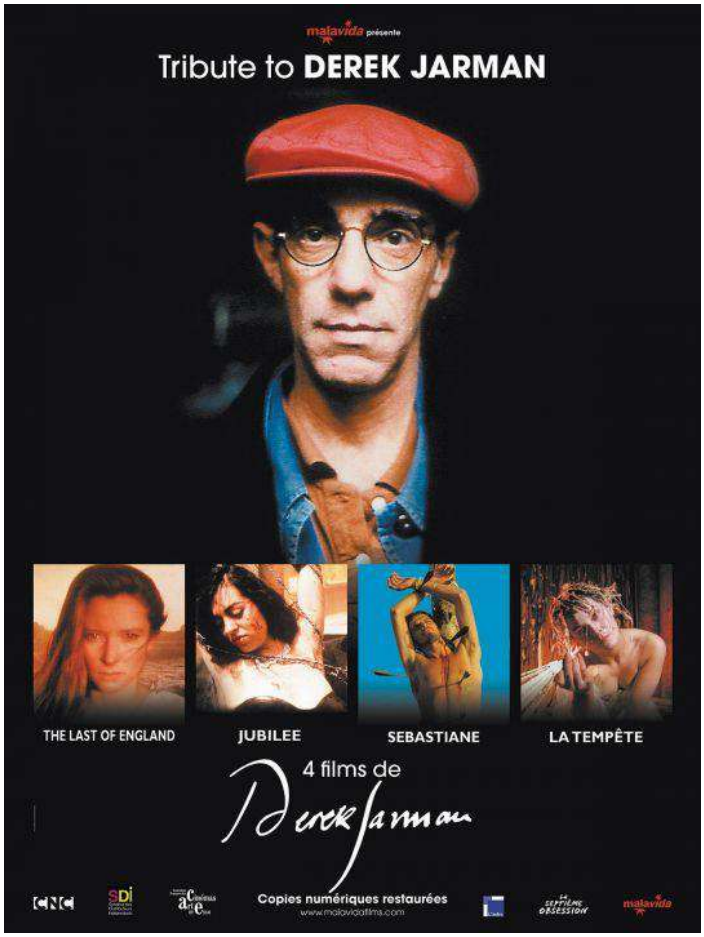
La fulgurance formelle et la rage désespérée qui habitent *The last of England* le parent d'un lyrisme ravageur. Jarman y expérimente un art total et revendicatif, un art de combat qui livre sans cesse *« la bataille pour un cinéma qui mûrit, qui exploite les expériences directes de l'auteur comme le font les autres formes d'art, qui se dresse contre les corps constitués et déclare que la base du travail, c'est l'expérience. »* À noter, la présence de celle qui deviendra la muse et l'amie de Jarman, la jeune Tilda Swinton qui a débuté un peu plus tôt avec lui dans *Carravagio*.

***Tribute to Derek Jarman* /** Malavida Films. / Sortie de 4 DVD le 21 juin 2017

L’agenda cinéma de la semaine du 21 juin

21 juin 2017 Par *Donia Ismail*

La rédaction de Toute la culture a fait le tri dans les sorties cinéma du 21 juin. Elle est marquée par l’arrivée en salle du blockbuster BayWatch*, d’une rétrospective sur le réalisateur britannique Derek Jarman et d’une rencontre avec les Guyanais.*

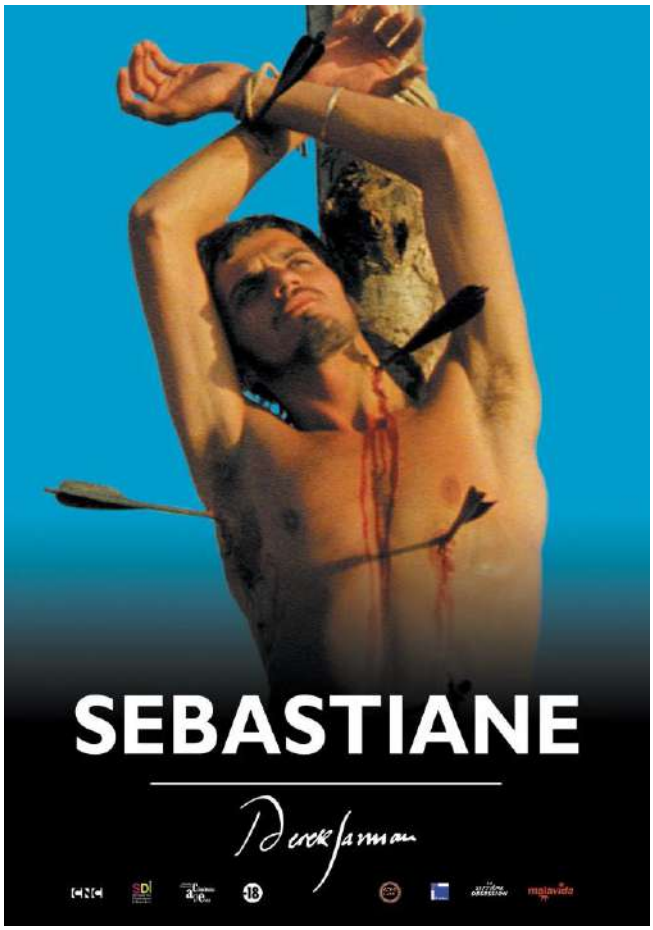


Le cinéma met à l’honneur le réalisateur britannique Derek Jarman dans une rétrospective re-traçant ses plus grandes oeuvres cinématographiques. À l’affiche, quatre films, *Jubilee*, *La Tempête*, *Sebastiane*, *The Last of England*, qui ont marqué le parcours du Londonien.

Notre sélection: *Jubilee* raconte l’histoire de la reine Elizabeth I envoyée dans le futur par l’occultiste John Dee à travers l’esprit d’un personnage de La Tempête de Shakespeare, Ariel. Perdue dans l’Angleterre tumultueuse des années 70, cette comédie dramatique est une ode à la sous-culture et l’esthétique punk.

Derek Jarman chez Malavida : Anarchy in the U.K.

Publié par versusmag, 19 juin, 2017



Enfin, pourrait-on s'exclamer à l'annonce de la nouvelle : avec la sortie de quatre DVD ce 21 juin, Malavida rend un hommage attendu au cinéaste britannique Derek Jarman (1942-1994). Si l'on devait, comme cela devient la mode chez certains présentateurs TV, résumer la carrière de Jarman en quelques mots (une habitude stupide, assurément), on entendrait forcément : homosexualité, punk, subversion, anarchie, dérangeant… et Tilda Swinton. Cette singulière actrice écossaise a en effet débuté sa carrière devant la caméra de Jarman (**Caravaggio** en 1986) et est la vedette de huit opus du réalisateur.

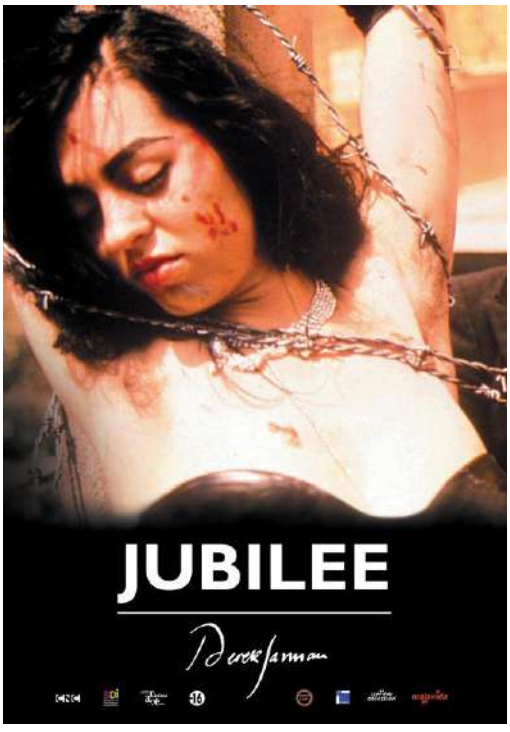
Elle n'apparaît que dans un seul des quatre films Malavida (**Last of England** en 1988). Les trois autres proposés par l'éditeur sagace étant **Sebastiane** (1976), **Jubilee** (1977) et **The Tempest**

(1979, **La tempête**), qui sont les trois premiers longs-métrages tournés par Jarman. Quatre titres que l'on n'a pas eu l'occasion de voir depuis très longtemps et devenus quasiment invisibles.

Tout commence donc par **Sebastiane**, un homo-péplum mythique car parlé en latin et co-signé par Paul Humfress. Pour un premier film, il fallait oser ! La caméra suit le personnage de Sebastianus (Leonardo Treviglio), favori de l'empereur Dioclétien (Robert Medley). Parce qu'au cours d'une orgie Sebastianus prend la défense d'un condamné, il se retrouve exilé dans une terre lointaine — le tournage s'est déroulé en Sardaigne. En compagnie de quelques hommes et sous l'autorité d'un gradé qui le dévore des yeux (Barney James), Sebastianus, qui passe pour chrétien (alors qu'il adore le soleil et refuse toute violence), va subir des humiliations, puis des punitions extrêmes jusqu'à son martyre où, percé de flèches, il devient ce Saint Sébastien mythique de la peinture de la Renaissance, devenu au fil du temps une icône gay.

Le corps masculin est ici célébré tout au long du film. Toujours nu, filmé à l'exercice, au bain de mer, aux thermes, au repos, sous la douche ou en pleine étreinte puisque deux des légionnaires romains sont ouvertement homosexuels. Cet exil, où il n'y a rien à faire sinon s'exercer à l'épée ou à la lutte gréco-romaine pour rien, puisque l'ennemi n'existe pas, fait penser à une version antique du **Désert des Tartares**. Mais aucun adversaire ne pointera ici le bout de son nez et c'est de ses propres compagnons que Sebastianus devra se défier.

Ici et là, dans les dialogues latins, Jarman et Humfress placent des références au **Satyricon** de Fellini — et la séquence d'orgie, en ouverture du film, peut y faire penser — ou à un certain Cecilii Mille, fameux organisateur de festivités en tous genres, clin d'œil aux péplums de Cecil B. DeMille. À noter aussi que, dès son premier film, Jarman fait preuve de la sûreté de ses goûts. Pour la musique, il fait appel à Brian Eno et à Lindsay Kemp pour la chorégraphie de l'orgie. Kemp qui compta parmi ses élèves, précisons-le, David Bowie et Kate Bush. On retrouvera d'ailleurs, dans la suite de la filmographie de Jarman, un des danseurs de Kemp, Jack Birkett. On le reconnaît dans **Jubilee**, où il est le producteur Borgia Ginz, et dans **La tempête** où il incarne Caliban. Il apparaîtra encore dans **Caravaggio**. À l'époque où il travaille avec Jarman, Birkett, qui se fait également appeler Orlando, est déjà aveugle, ce qui rend ses interprétations encore plus fulgurantes.



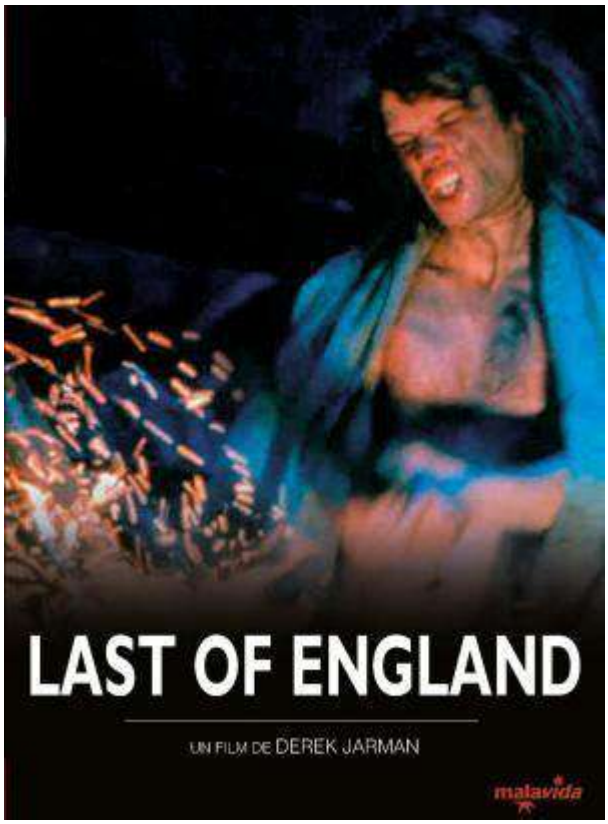
Jubilee sort en 1977, lorsque la reine Elizabeth II célèbre son jubilé d'argent, qui marque 25 années de règne. Le film part d'un postulat assez étrange : la reine Elizabeth Ière est transposée par magie dans une Angleterre post-apocalyptique, où Buckingham Palace est devenu un studio d'enregistrement dirigé par Borgia Ginz (Jack Birkett). Le rôle du magicien est tenu par Richard O'Brien, auteur du fameux **Rocky Horror Picture Show**. Quant à l'actrice qui joue la reine, Jenny Runacre, on la retrouve aussi en Bod, une Londonienne chef de bande.

Là encore, certaines scènes sont très fortes, comme lorsque Amyl Nitrate (Jordan) chante un **Rule Britannia** plutôt corsé pour des oreilles *british*, avec une rythmique proche du **Sweet Jane** de Lou Reed. Il ne faut pas oublier que, cette même année, les Sex Pistols braillent **God Save the Queen**. Ces séquences voisinent avec d'autres, beaucoup plus bavardes et statiques. Mais, même lorsque ça parle beaucoup, le plaisir réside dans les répliques, aussi gonflées que tout le reste : *« En Angleterre, il n'y a que les prisons qui sont ouvertes la nuit »* se plaignent des désœuvrés. Mieux encore : *« Tant que la musique est forte,* se réjouit l'hystérique Borgia Ginz, *nous n'entendons pas le monde s'écrouler. »*

Et puisque le film porte très haut l'étendard punk, il y va franchement, d'une partouze dans une église aux flics qui abattent de sang froid ces jeunes qui bousculent l'*establishment*. On reconnaît dans **Jubilee** plusieurs tenants de la mouvance punk et de la scène rock/alternative : Jordan et Adam Ant, respectivement manager et leader d'Adam and the Ants — à noter que Jordan s'occupait aussi des scandaleuses SEX boutiques de King's Road, qui appartenaient à Malcolm McLaren et Vivienne Westwood —, Toyah Willcox (qui était l'épouse de Robert Fripp, le fondateur de King Crimson), Wayne County (chanteuse et actrice trans), Steven Severin (bassiste et cofondateur de Siouxsie and the Banshees), le chorégraphe Lindsay Kemp, Hermine Demoriane, baptisée *« diva new wave »* sur wikipedia…

S'il fallait trouver une raison au tournage de **La tempête**, le film suivant de Jarman, elle tiendrait sans doute dans le monologue final de Prospero dans la pièce de Shakespeare. Tout ce qui amène à ce texte final est, bien entendu, intéressant à suivre mais il semble que toute l'histoire ne tient, autant pour Shakespeare que pour Jarman, qu'à cause de ce soliloque : *« Pareils à l'édifice sans base de cette vision, se dissoudront les tours immenses, les palais somptueux, les temples solennels, notre vaste globe lui-même. Tout ce que nous laisse la succession des temps se dissoudra comme s'est évanoui cet appareil mensonger sans laisser de traces derrière lui. Nous sommes faits de la vaine substance dont se forment les songes. »*

Le choix de porter à l'écran **La tempête** n'est évidemment pas un hasard. Pensons-y : une dramaturgie où les ducs sont trahis et exilés, les rois emprisonnés, les fils de roi enchaînés et obligés de couper du bois ne pouvait que plaire à Jarman, lui si soucieux de déconstruire la si propre Angleterre. Quant à Caliban, que certains ont vu comme le symbole de la colonisation (Aimé Césaire, entre autres), il est ici grâce à l'interprétation de Jack Birkett un monstre clownesque, inquiétant et attachant, que le cinéaste filme en train de téter le sein de sa mère la sorcière Sycorax (Claire Davenport), image qui dérangea pas mal à l'époque, qui est toujours dérangeante aujourd'hui et qui fait penser, dans **Game of Thrones**, aux rapports étranges qu'entretiennent Lysa Arryn (Kate Dickie) et son fils Robin (Lino Facioli).



Il est encore question de déconstruction et de fin d'un monde avec **The Last of England**. Comment expliquer ce film qui, reprenant le titre d'un tableau de Ford Madox Brown, commence comme un journal intime, dérive dans l'expérimental, genre Ken Anger, et qui, à force de scènes éclatées, montées semble-t-il sans logique, raconte finalement quelque chose : les derniers jours de l'Angleterre. Il pourrait y avoir deux façons de regarder **The Last of England** : avec la touche avance rapide de la télécommande, en ne s'arrêtant que sur quelques séquences, en grappillant des images sur le fascisme, la misère humaine, l'homosexualité contrariée et la violence. Ou *in extenso*, en souffrant parfois, en se laissant souvent gagner par une sorte d'hypnose accentuée par la musique.

Jarman vient d'apprendre qu'il était séropositif et son film n'en est que plus contestataire, anarchiste, punk. *« Vous avez aimé les Malouines ?*, demande-t-on à un militaire. — *Oui, madame ! — J'espère que la prochaine guerre, ce sera un gros conflit. — J'espère, madame ! »* Qu'est-ce que l'homme, semble se questionner Jarman. Un mec seul qui marche parmi les flammes ? Les personnages de ce vieux super 8 de famille, guindés, mimant le bonheur ? Ce gars qui, désespéré, tente de faire l'amour à un poster de Bacchus ou à un militaire encagoulé ? On retiendra surtout la très belle séquence finale au cours de laquelle Tilda Swinton, en robe de mariée battue par le vent, se livre à une chorégraphie digne de Loie Fuller. Et ce que fait Tilda, on ne peut que l'apprécier !

Jean-Charles Lemeunier

Sebastiane, Jubilee, La tempête et Last of England, quatre films de Derek Jarman en DVD chez Malavida le 21 juin 2017.

Persistance Rétinienne
Regards sur le cinéma

Tribute to Derek Jarman

Publié le 21 Juin 2017 par Pierre Guiho dans #DVD-BR, #Bons coups

Malavida propose un *Tribute to Derek Jarman* décliné en quatre DVD de certains de ses premiers films en copies numériques restaurées. Cette édition prestigieuse permet de découvrir ou de redécouvrir la puissance poétique des œuvres de ce créateur inclassable, conjuguant anarchisme, militantisme gay et esprit punk dans une constante recherche formelle. Il apparaît bien difficile aujourd'hui de mesurer son influence tant elle semble vaste. Si le cinéaste Antony Hickling le cite volontiers, certaines œuvres d'artistes aussi différents que Bruce LaBruce, Peter Greenaway ou Tsai Ming-liang, certains clips de David Bowie (illustrant l'album *1. Outside*), tant d'autres encore, créent d'étonnantes passerelles entre son travail et celui de ceux qui lui ont succédé.

Chaque DVD est accompagné d'un livret reprenant des photos du films et des textes venant en enrichir la vision : critiques (dont celle d'Alberto Moravia pour *Sebastiane*), entretiens avec Derek Jarman, témoignages de collaborateurs replacent chaque film dans son contexte et permettent par croisements d'appréhender plus amplement une œuvre riche et protéiforme.

Sebastiane (1976) – co-réalisé avec Paul Humfress

Source d'inspiration des peintres de la Renaissance qui le transforment déjà en représentation homoérotique, le martyre de Saint Sébastien a depuis le XIXe siècle inspiré nombre d'artistes et d'écrivains. Marcel Proust, Oscar Wilde et plus tard Yukio Mishima ou Tennessee Williams (qui donne le prénom Sébastien au personnage disparu de *Soudain l'été dernier*) ont définitivement élevé le Saint Martyr au rang d'icône homosexuelle. Le film de Derek Jarman s'inscrit donc dans une tradition riche et entretenue, perpétuée depuis par les photographes Pierre et Gilles ou le cinéaste João Pedro Rodrigues.

Exilé sur ordre de Dioclétien, Sébastien (protégé de l'Empereur mais également Chrétien), se retrouve dans une garnison isolée dans un lieu désertique. L'oisiveté règne, les plaisanteries de corps de garde fusent et les quelques hommes présents, en manque de femmes, goûtent aux plaisirs interdits. Un sentiment amoureux mutuel naît entre Sébastien et Severus, le centurion qui dirige le camp. Mais alors que ce dernier aspire à une relation charnelle, le Chrétien lui oppose des sentiments purs et se refuse à lui. Sa fin sera tragique.

L'esthétique dépouillée du film n'en demeure pas moins très marquée formellement. Tourné en 1976, *Sebastiane* évoque autant Pasolini que certains Fellini, sans oublier celui avec lequel Derek Jarman a débuté, Ken Russel. Les corps dénudés (rappelant ceux des frères Ritter dans les années 30), rasés et brillants sous le soleil composent des tableaux à l'érotisme puissant : scènes de toilette ou de baignade, combats à l'épée ou à mains nues, étreintes viriles. Le lent glissement des liens amoureux de Sébastien et Severus vers une relation sadomasochiste, l'abandon de l'un à la souffrance, la fureur de l'autre le guidant vers la torture, constitue le cœur narratif d'un film par ailleurs très littéraire, les dialogues entièrement en latin lui conférant une identité unique.

Si la dimension politique de *Sebastiane* associant révolte et homosexualité semble moins évidente aujourd'hui, cette œuvre radicale n'en constitue pas moins le témoignage artistique d'une époque profondément marquée par les luttes homosexuelles. Superbement restauré, porté par la partition de Brian Eno, le premier long métrage de Derek Jarman continue de troubler les sens et les esprits.

Jubilee (1978)

Le second long métrage de Jarman naît de rencontres croisées alors que Londres s'apprête à découvrir les Sex Pistols. Décrié par la presse musicale et violemment rejeté par les tenants du mouvement (Vivienne Westwood en tête) *Jubilee* s'impose peut-être désormais comme le premier manifeste punk. Alors que la Grande-Bretagne, victime de la première crise pétrolière, se débattant avec l'IRA et perdant peu à peu les bénéfices de son Empire Colonial, semble sur le point d'exploser, Jarman y téléporte Elizabeth 1re afin qu'elle assiste impuissante au chaos promis.

La nature contrastée de Jarman, entre conservatisme et marginalité, s'exprime pleinement dans un film dont la joyeuse cacophonie, le bavardage et le libertinage se semblent là que pour masquer une colère lourde et l'impérieux besoin de révolte d'une jeunesse qui n'a plus de raison de croire en quoi que ce soit. Livrée aux promoteurs, Londres se transforme en chantier géant, l'art récupéré par le capitalisme ne veut plus rien dire, le matérialisme a détruit les rêves.

Ainsi, désespéré mais drôle, vociférant et burlesque, nihiliste et parfois violent, *Jubilee* s'inscrit sans conteste dans le vaste mouvement de rébellion qui a traversé la Grande Bretagne de la fin des années 70. Réunissant à l'écran de jeunes artistes de la scène punk, travaillant avec Siouxsie and the Banshees, à nouveau avec Brian Eno et Lindsay Kemp (qui a chorégraphié la scène d'ouverture de *Sebastiane*), Jarman filme également le très jeune et craquant Adam Ant à ses tous débuts.

La vraie singularité du film, là où le message politique semble le plus net, tient aussi à sa nature profondément féministe. Libres et dominatrices, ne pratiquant le sexe qu'à leur profit, artistes ou pamphlétaires, les personnages féminins qui peuplent le film jubilent sur les ruines de la société patriarcale. Figures d'une minorité qui se redresse, elles peuvent aller jusqu'à tuer un partenaire sexuel jouissant trop tôt. Presque vingt ans plus tard, les premiers films de Bruce LaBruce aborderont à nouveau cette thématique en montrant que rien n'a changé.

La Tempête (1979)

En adaptant la pièce de Shakespeare sous forme d'un long rêve discontinu, Derek Jarman s'affranchit de tout respect de l'œuvre initiale en s'offrant la plus totale liberté. La forme prend alors le dessus sur l'intrigue, les dialogues fortement amputés venant presque troubler la contemplation de l'image.

La grotte du texte initial se voit transformée en demeure fantasque impossible à dessiner. Mi-palais baroque, mi-étable, la demeure de l'exilé Prospero et de sa fille Miranda semble évoluer au gré des humeurs du cinéaste, chaque pièce existant pour elle et ne semblant en rien reliée aux autres. Souvent recouvert de paille, le sol accueille un mobilier disparate dans de nombreux clairs-obscurs accentuant une théâtralité assumée. Les scènes extérieures balayées par le vent et visuellement traitées en monochromes bleus matérialisent la fameuse tempête déclenchée par Prospero pour que ses ennemis viennent échouer sur l'île.

Au cœur d'un récit cependant facile à suivre, la relation amoureuse entre Miranda et Ferdinand contraste par sa pureté avec la noirceur des liens qui unissent les autres personnages. L'arrivée du jeune prince (sortant des flots totalement nu, seule dimension homoérotique du film) ressemble à une apparition et séduit aussitôt la jeune fille. Jarman revendique la thématique du pardon qui selon lui habite la pièce, l'amour des deux jeunes gens poussant probablement le rude Prospero à pardonner à ceux qui l'ont trahi.

Déjà vue dans *Jubilee*, Toyah Willcox interprète une princesse joueuse et rebelle à la coiffure et aux robes incroyables. Pas en reste, les autres acteurs servent un film grotesque et mélancolique, désinvolte, torturé et libre.

The last of England (1987)

Tourné en Super 8 et en vidéo par impératif économique mais aussi en réaction au professionnalisme inhibant de l'industrie cinématographique, *The last of England* prend la forme d'un poème filmique sombre et rageur faisant le portrait d'une Angleterre plongée dans le chaos en pleine période Thatcher.

Les images sombres en noir et blanc ou monochrome pourpre contrastent avec de rares archives en couleur venant directement de la famille du cinéaste. La destruction du monde telle que Jarman la dépeint s'accompagne d'une voix off récitant un texte écorché oscillant entre naïveté, désespoir et colère. La bande son composée de musique new wave, rock ou classique se voit constamment fracturée par des bruits d'armes ou de coups aux intonations métalliques.

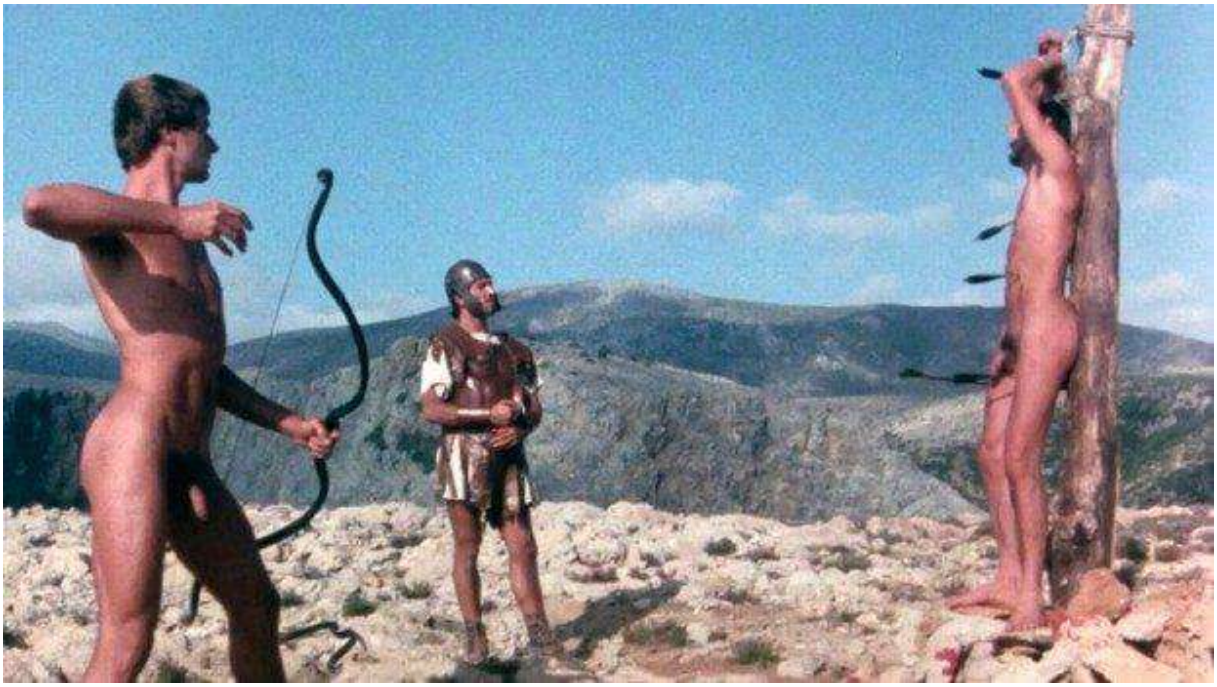
Totalement immersif, *The last of England* déverse un flot continu de scènes parfois douces mais le plus souvent violentes entrelacées de tableaux fétichistes au gré d'un montage brutal, parfois clipesque, qui ne reprend que rarement son souffle : un jeune homme piétine l'image agrandie d'un corps dénudé avant de s'y frotter, un autre jeune homme s'enlace nu à un militaire, une jeune mariée lacère sa robe, des soldats s'arment et exécutent des condamnés, des constructions en ruine s'effondrent sous les coups de masse...

Une séquence montrant un jeune SDF nu mangeant un chou-fleur résonne étrangement avec la scène de Lee Kang-sheng dévorant un chou chinois dans *Les chiens errants* de Tsai Ming-liang. Si ce rapprochement ne tient peut-être qu'au hasard, les images de Jarman renvoient constamment à celles d'autres artistes qui, à la marge comme lui, peignent la violence du monde.

La fulgurance formelle et la rage désespérée qui habitent *The last of England* le parent d'un lyrisme ravageur. Jarman y expérimente un art total et revendicatif, un art de combat qui livre sans cesse *« la bataille pour un cinéma qui mûrit, qui exploite les expériences directes de l'auteur comme le font les autres formes d'art, qui se dresse contre les corps constitués et déclare que la base du travail, c'est l'expérience. »* À noter, la présence de celle qui deviendra la muse et l'amie de Jarman, la jeune Tilda Swinton qui a débuté un peu plus tôt avec lui dans *Carravagio*.

CRITIQUE FILM FR

Les sorties du 21 juin 2017 (extrait)



L'événement du côté des reprises est sans aucun doute cette semaine la ressortie de quatre films du réalisateur anglais iconoclaste Derek Jarman, décédé du sida en 1994. Personne n'a réellement repris le flambeau d'un cinéma gay mi-extrême et mi-expérimental depuis, ce qui nous inspire une certaine mélancolie, balayée avec fracas par ces œuvres inclassables que sont *Sebastiane*, *Jubilee*, *La Tempête* et *Last of England*

Hommage au cinéma nihiliste et sulfureux de Derek Jarman en juin, en salle et vidéo

Le 28 avril 2017

Quatre oeuvres de l'inclassable et iconoclaste Derek Jarman seront proposées au cinéma et en DVD à partir du 21 juin.

Auteur culte à la sensibilité esthétique puissante, Derek Jarman a marqué le 7e Art de par la force de ses images, de son iconographie et de sa sensibilité d'esthète.
A partir du 21 juin, l'on redécouvrira 4 de ses films en version restaurée, dans des copies numériques, des oeuvres rares qui permettront de remettre au goût du jour le réalisateur des cultes *Caravaggio* et *Edward II*.
Au programme, le génial *Last of England*, avec Tilda Swinton, *La Tempête* d'après Shakespeare, l'hymne punk *Jubilee*, et l'homoérotique *Sebastiane*.
Ce grand amateur de tragédie, au cinéma tourmenté et nihiliste, a vécu son existence avec tout autant d'emphase ; il nous a quittés, meurtri, des suites du sida, en 1994. Il n'avait que 52 ans.

(C) Malavida Distribution

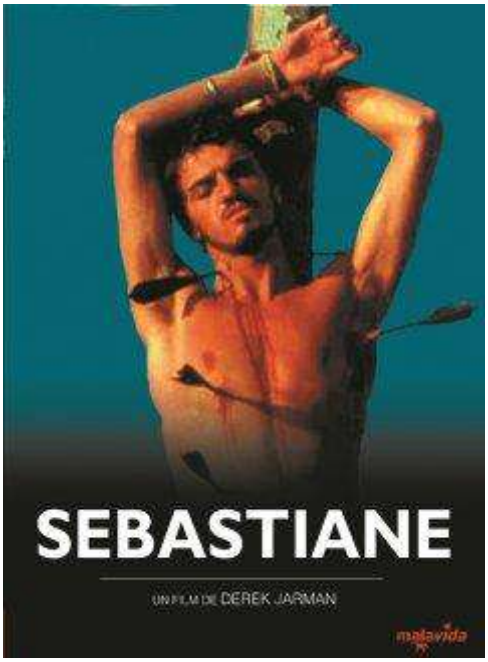
Frédéric Mignard

Sebastiane - la critique du film

Homoérotisme mystique

Le 18 mai 2017

Premier long métrage de Derek Jarman en collaboration avec Paul Humfress, *Sebastiane* reste un grand classique du cinéma gay, convoquant Pasolini, Fellini et Kenneth Anger autour d'un drame historique sur le martyre de Saint Sébastien entièrement voué à la beauté du corps masculin.



Réalisateurs : Derek Jarman - Paul Humfress
Acteurs : Leonardo Treviglio, Barney James, Neil Kennedy, Richard Warwick
Genre : Drame, Erotique, Gay / Lesbien / Transgenre
Nationalité : Britannique
Distributeur : Malavida Films
Date de sortie : 21 juin 2017
Durée : 1h22min

Sortie au cinéma et en DVD : 21 juin 2017

L'argument : Au IVe siècle ap. J.-C., le magnifique Sebastiane est membre de la garde personnelle de l'Empereur Dioclétien. Quand il essaye d'intervenir pour arrêter une exécution, Sebastiane est dégradé puis exilé dans une garnison éloignée dans un lieu désertique où les soldats, en manque de femmes, s'adonnent parfois à l'homosexualité...

Notre avis : Après une vingtaine de courts métrages, Derek Jarman se lance avec Paul Humfress dans la réalisation d'un premier long. Déjà très inspiré par la Renaissance - obsession sur laquelle il s'attardera dans *Caravaggio* (1986) et *Edward II* (1991) -, Jarman décide de revenir sur une icône de la culture gay : Saint Sébastien, maintes fois représenté par les peintres italiens de cette époque. Dans un souci de véracité avec une action qui se passe en Sardaigne et à Rome en 303, les réalisateurs choisissent de tourner le film entièrement en Latin, ce qui lui apporte aussi une grande originalité et une étrangeté. Jarman disait lui-même que des Romains qui parlent en anglais, cela n'avait aucune logique. Le film est composé d'un prologue qui entre en contraste et qui annonce de manière très concentrée ce que sera l'histoire du film. Pour cela, une danse assurée par Lindsay Kemp a été choisie - et le motif de la danse reviendra souvent tout au long du métrage. Cette chorégraphie à la cour de Dioclétien a pour but de

célébrer le soleil, mais s'apparente aussi à une sorte de rituel de fertilité tribal et excentrique. Des hommes tiennent des phallus démesurés et finissent par exécuter le danseur avec leurs jets de sperme, tout comme à la fin, les flèches perceront le corps de Sebastiane, faisant gicler le sang des fraîches blessures. Dans le public, on retrouve autant de jeunes éphèbes que des punks, dont la fameuse Jordan ainsi que Patricia Quinn du *Rocky Horror Picture Show*, ce qui annonce du même coup le film suivant de Jarman, *Jubilee* (1978) dans lequel Jordan tient un des rôles principaux. Cet anachronisme délirant, baroque et décadent nous rappelle d'une part que Jarman a fait ses armes dans le cinéma de Ken Russell (*Les Diables*, *Savage Messiah*) et contraste aussi avec le reste du film, plus proche de la réalité historique.

© Malavida Films

Mais *Sebastiane* n'est pas à appréhender comme une œuvre narrative au sens strict. On serait plus dans une sorte de trip halluciné, souligné par la musique électronique planante de Brian Eno (sa première musique pour le cinéma), et qui aurait retenu les leçons de l'avant-garde à la Kenneth Anger. Un cinéma de la perception, pictural au possible, lyrique et surtout très poétique. Au centre de cette esthétique se trouve le corps masculin, sculptural et érotisé. Et *Sebastiane* reste un film d'un grand érotisme. Si la relation entre le capitaine Severus et le soldat Sebastiane offre de nombreuses scènes sadomasochistes pendant lesquelles la victime est fouettée, ficelée, maltraitée, crucifiée, c'est aussi dans les relations entre les soldats, et notamment une longue scène de caresses et de corps serrés au ralenti entre Anthony et Adrien, que l'érotisme se fait le plus palpable. Entre violence et amour, brutalité et douceur, cette représentation physique s'imprègne autant des magazines gay spécialisés en beefcakes que de certains films de Fellini ou de Pasolini de la fin des années 1960. Au-delà de cette sensibilité queer, le film nous donne à réfléchir sur le désir et la frustration à travers le personnage de Severus, bien plus complexe qu'il n'y paraît, celui-là même qui tue la chose qu'il aime. Sebastiane, lui-même, se situe toujours sur cette brèche entre douleur et extase, souffrance corporelle et foi mystique.

© Malavida Films

La force du film, et il a fait date pour cela, c'est de représenter la sexualité entre hommes comme normale. Il n'y aucun jugement moral ou de valeur ici. Les hommes sont isolés, entre eux, et parfois ils s'adonnent à du plaisir. L'amour est aussi abordé sous différentes formes, de l'amitié absolue qu'éprouve Justin pour Sebastiane à la passion destructrice de Severus qui ne peut supporter de ne pas pouvoir posséder ce qu'il désire. De son côté, Sebastiane voue un amour romantique à un Dieu qu'il semble être le seul à voir. Tout cela n'est jamais traité avec ironie, il s'en dégage même une certaine émotion. Rejeté puis assassiné par le groupe d'hommes auquel il appartient en raison de son pacifisme et son refus de se battre, le soldat Sebastiane devient une figure de martyr, et cela peut faire écho à la réalité à laquelle devaient et doivent toujours faire face les homosexuels : l'exclusion, parfois même la haine et le désir de détruire - la triste réalité d'aujourd'hui, en Tchétchénie notamment, ne fait que prouver que ces sentiments n'ont pas encore disparu. Malgré son aspect fantasmatique, *Sebastiane* nous parle donc aussi d'une vérité émotionnelle. En une sorte de préfiguration de ce que sera le film de Mel Gibson, *La Passion du Christ*, le corps de Leonardo Treviglio devient le réceptacle de tortures à répétition et qui nous renvoient sans cesse à la peinture de par leur stylisation (voir le plan sur fond bleu où il est transpercé de toutes parts). Jusqu'à sa dernière image, absolument magnifique, le film exhibe cette nudité, ces plastiques bronzées et suantes sur des fonds de paysages admirables : falaises, reflets du soleil sur les eaux tranquilles, étendue de mer bleue, désert de roches...

© Malavida Films

Ovni fascinant situé entre le sacré et le profane, *Sebastiane* a pu générer autant d'éloges que de réactions outrées lors de ses premières projections à la fin de l'année 1976. Il s'agissait d'un des premiers films - peut-être même le premier - à montrer un sexe en érection dans autre chose qu'un porno. Un des défenseurs du film fut Alberto Moravia et on comprend facilement pourquoi l'Italie est un des pays où *Sebastiane* a généré le plus d'enthousiasme, un an après la mort du grand Pasolini. À mi chemin entre avant-garde et cinéma érotique, cette œuvre superbement photographiée par Peter Middleton nous prouve d'emblée l'importance de Derek Jarman dans l'histoire du cinéma et nous ne pouvons que féliciter Malavida de permettre de (re)découvrir ce travail influent avec aussi la ressortie de *Jubilee*, *La Tempête* et *The Last of England*.

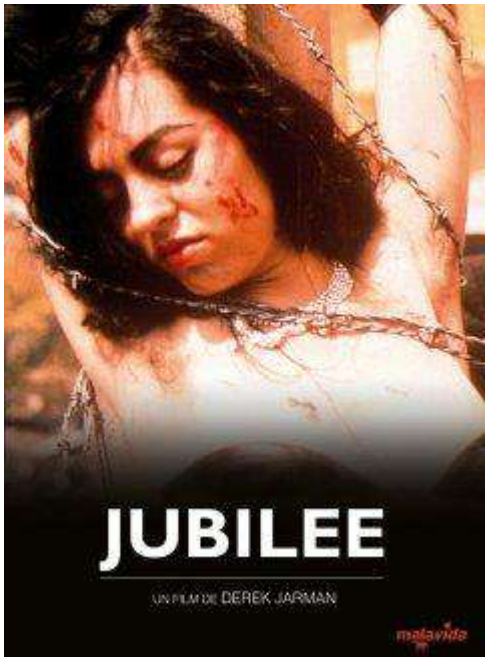
Maxime Lachaud

Jubilee - la critique du film

Punk Manifesto

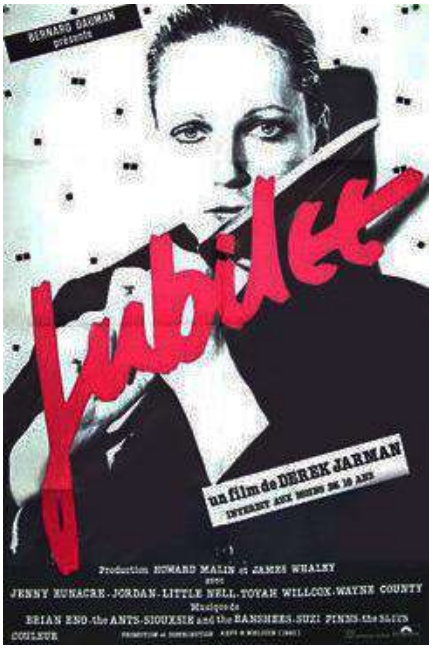
Le 2 juin 2017

Considéré comme un des meilleurs films sur le punk, *Jubilee* est aussi une dystopie noire et prophétique dans un décor d'Angleterre dévastée. Le pendant No Future de *Last of England*.



- **Réalisateur** : Derek Jarman
- **Acteurs** : Jenny Runacre, Toyah Willcox, Jordan , Nell Campbell, Adam Ant
- **Genre** : Musical
- **Nationalité** : Britannique
- **Distributeur** : Malavida Films
- **Editeur vidéo** : Malavida
- **Date de sortie** : 12 mars 1980
- **Âge** : Interdit aux moins de 16 ans
- **Durée** : 1h46mn
- **Reprise**: 21 juin 2017

L'argument : La reine Élisabeth 1ère est envoyée dans le futur par l'occultiste John Dee. Elle débarque dans l'Angleterre tumultueuse de la fin des années 1970. Elle évolue dans le décor d'une ville en pleine décadence sociale et matérielle, en observant les agissements d'une bande de nihilistes, Amyl Nitrate, Bod, Chaos, Crabs et Mad.



Notre avis : Après le très homoérotique *Sebastiane*, Derek Jarman se lance dans une toute autre histoire avec ce *Jubilee*. Déjà là où dans le précédent film le casting était composé en grande partie de beaux éphèbes, ici ce sont les femmes qui dominent. Elles ont la haine, elles ont les mots, le nihilisme et la violence. Quelque part entre *Orange mécanique* et du John Waters (mais avec l'humour en moins), *Jubilee* est un film enragé malgré ses digressions baroques. Au travers de cette peinture du présent comme un délire post-apocalyptique futuriste, Jarman nous présente l'Angleterre de 1977 telle qu'il la voit : *Wasteland* encadrée de fils de fer barbelés où règnent des milices ultra violentes et qui ne croient en rien. En ce sens, c'est déjà *Last of England* qui est dépeint ici mais avec une approche moins expérimentale et en moins poétique aussi. Pour Jarman, le monde était en plein changement, mais surtout se dirigeait vers le pire. Un pessimisme qu'il ne fera que développer dans les années suivantes.

Mais si *Jubilee* est devenu si culte, ce n'est pas tant pour ce qu'il raconte que pour son casting, son esthétique et sa dimension "manifeste", qui faisait écho au "God Save the Queen" des Sex Pistols. Il tentait de capter ici cette énergie qui avait vu le jour avec le punk et dont il sentait qu'elle ne durerait pas, récupérée par l'argent et le capitalisme. Quelque part, tous les artistes rassemblés ici cèderont à l'appel de la gloire et du porte-monnaie, vu qu'un bon nombre d'entre eux se produiront à Top of the Pops plus tard et entreront totalement dans le business musical. De fait, *Jubilee* est autant le témoignage d'une époque (avec plein d'acteurs de cette scène comme Adam & the Ants, Siouxsie & the Banshees, The Slits, Wayne County, etc.) qu'une satire critique. Il montre une violence qui n'a pas pour fin un véritable changement mais qui est juste vide et qui finit par devenir un produit pour distraire les masses. Le cynique Borgia Ginz, qui a transformé le Palais de Buckingham en studio d'enregistrement, a bien compris pour sa part comment récupérer ce mouvement. Une scène parodique a particulièrement marqué, c'est celle de l'égérie punk Jordan en train de chanter "Rule Britannia" sur un disco reggae opératique accompagné des cris de Hitler pour un pseudo concours d'Eurovision ! Le parcours du Kid (Adam Ant) est lui même assez typique de ce que Jarman critique, et on ne s'étonnera pas qu'un bon nombre de ces musiciens n'aient pas aimé le film à l'époque. Cela donnait peut-être d'eux une image trop proche de la façon dont l'effervescence punk a été vite récupérée par le business.

En parallèle, *Jubilee* est particulièrement intéressant à redécouvrir au regard du reste de l'œuvre de Derek Jarman. On y trouve par exemple son intérêt pour les divers formats d'images et en particulier le Super 8. Se mêlent ici autant le goût du réalisateur pour le baroque, la Renaissance, le XVIe siècle et l'époque élisabéthaine (on y retrouve l'ange Ariel de *La Tempête*) que son attirance pour le grain documentaire, à la limite du cinéma vérité avec ses caméras tenues à l'épaule. Jarman nous prouve encore une fois que ce n'est pas raconter des histoires qui l'intéresse mais plus une atmosphère mêlée d'idées et de concepts. *Jubilee* est en effet plus constitué d'une suite de séquences plutôt que d'une narration traditionnelle. Le long métrage témoigne aussi surtout du goût de Jarman pour la poésie et la culture (l'art, la danse comme une obsession, les citations et influences, qui peuvent aller de Shakespeare à William S. Burroughs)

et aussi sa vision désenchantée du monde et de l'Angleterre, lieu toujours triste, avec ses squats mal famés et ses tensions sociales, rongé par la pauvreté, le chômage et les séquelles de la guerre. Et les looks, aussi délirants et excentriques qu'ils soient, ne peuvent égayer cette terre sinistrée que Thatcher va finir par détruire. Le "No Future" n'est pas un slogan ironique pour Jarman, c'est une réalité. Le chaos de l'Histoire qui a mené à un monde en ruines.

À la fois politique et arty, *Jubilee* est donc un jalon important de la carrière de Jarman, même s'il est fait de tout un tas de maladresses. Il est à la fois un des rares documents valables sur le mouvement punk et ce qui se passait en Angleterre à ce moment là, mais il inaugure aussi les années vidéoclips à suivre. On ne s'étonnera donc pas que Jarman explore cette voie dans les années 1980 avec des groupes comme Psychic TV, The Smiths ou Pet Shop Boys.

Crédits photos : © Malavida Films

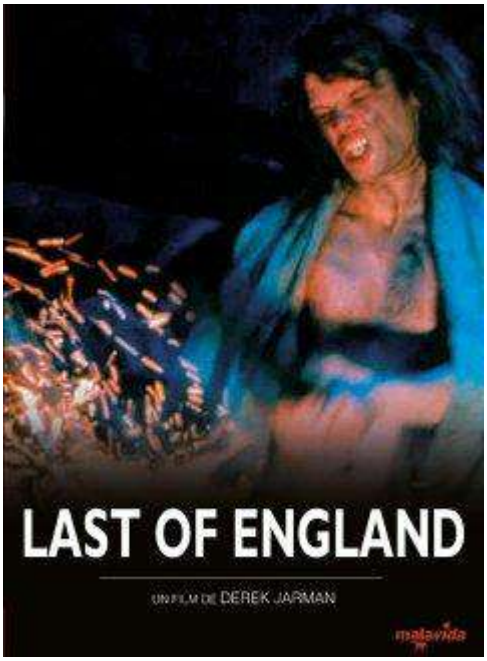
Maxime Lachaud

Last of England - la critique du film

Parmi les ruines

Le 18 mai 2017

Véritable symphonie visuelle et poétique, *The Last of England* reste un des films les plus expérimentaux et les plus appréciés de Derek Jarman, rassemblant tout un tas d'images, de sons et de références culturelles autour d'une thématique : le déclin et la fin de l'Angleterre.



- **Réalisateur** : Derek Jarman
- **Acteurs** : Tilda Swinton, Nigel Terry, Spencer Leigh, Jonathan Philips
- **Titre original** : The Last of England
- **Genre** : Expérimental
- **Nationalité** : Britannique
- **Distributeur** : Malavida Films
- **Date de sortie** : 26 avril 1989
- **Durée** : 1h28mn
- **Reprise**: 21 juin 2017

Année de production : 1987
Sortie DVD : 21 juin 2017

L'argument : La fin d'une société dans une vision futuriste et violente d'une Angleterre post-thatchérienne (ultra-libérale ?). Un film anarchiste et violent, qui a marqué une génération.

Notre avis : D'une grande richesse, *The Last of England* demeure, malgré sa non narrativité, un des films les plus célébrés de Derek Jarman avec son *Caravaggio*. On y retrouve à la fois toutes les thématiques qui l'obsèdent depuis les débuts (le mysticisme, la révolte, l'homo-érotisme...) mais il y développe aussi un langage cinématographique qui n'appartient qu'à lui. Même si on sent encore quelques réminiscences de Kenneth Anger et si le film, de par sa thématique sur le déclin de la culture en Angleterre, cite des tas de poètes (Shakespeare, T.S. Eliot, Allen Ginsberg) ou peintres (Le Caravage, Ford Madox Brown), il reste un ovni et un témoignage poignant sur une Angleterre post-industrielle, détruite par la Guerre et par la politique inhumaine de Margaret Thatcher.

(C) Malavida

Il s'agit peut-être aussi du film le plus personnel de son auteur. Il n'est donc pas étonnant qu'il se mette en scène dès les premiers plans. En effet, en 1986, Jarman apprend qu'il est atteint du sida et en 1987 son père décède. De fait, le film baigne dans une atmosphère de désespérance, d'errance au sein de paysages dévastés, de bâtiments désaffectés, de décharges et d'immeubles cachés derrière des fils de fer barbelés. Pour ajouter à la dimension intime, presque autobiographique, Jarman a intégré des images d'archives en noir et blanc des années 20 appartenant à son grand-père et des archives de la fin des années 30 de son père. La musique, omniprésente et indispensable au film, met elle aussi en avant un trauma et souligne les thèmes de l'exil forcé ("Refugee Theme" de Barry Adamson), de la violence terroriste ("Terrorists" d'Andy Gill), du sida (les deux extraits de l'album *Saint of the Pit* de Diamanda Galàs, inspiré par la maladie du frère de l'artiste). Son père souffrant de dépression avait aussi fait l'objet d'un livre que l'artiste avait commencé à cette époque-là : *Kicking the Pricks*. Avec tout cela, on se doute bien que *The Last of England* n'est pas un film joyeux, mais ancré dans une colère.

Propice à diverses interprétations, un peu comme pourraient l'être certaines œuvres de David Lynch, *The Last of England* est tout autant un film de montage, dont le dynamisme renvoie à l'esthétique du vidéo-clip, qu'un cheminement cosmique, s'appuyant sur les éléments du feu, de l'eau, de la terre et du ciel, aboutissant à une danse terminale et tournoyante jusqu'à l'abstraction.

Copyright Malavida

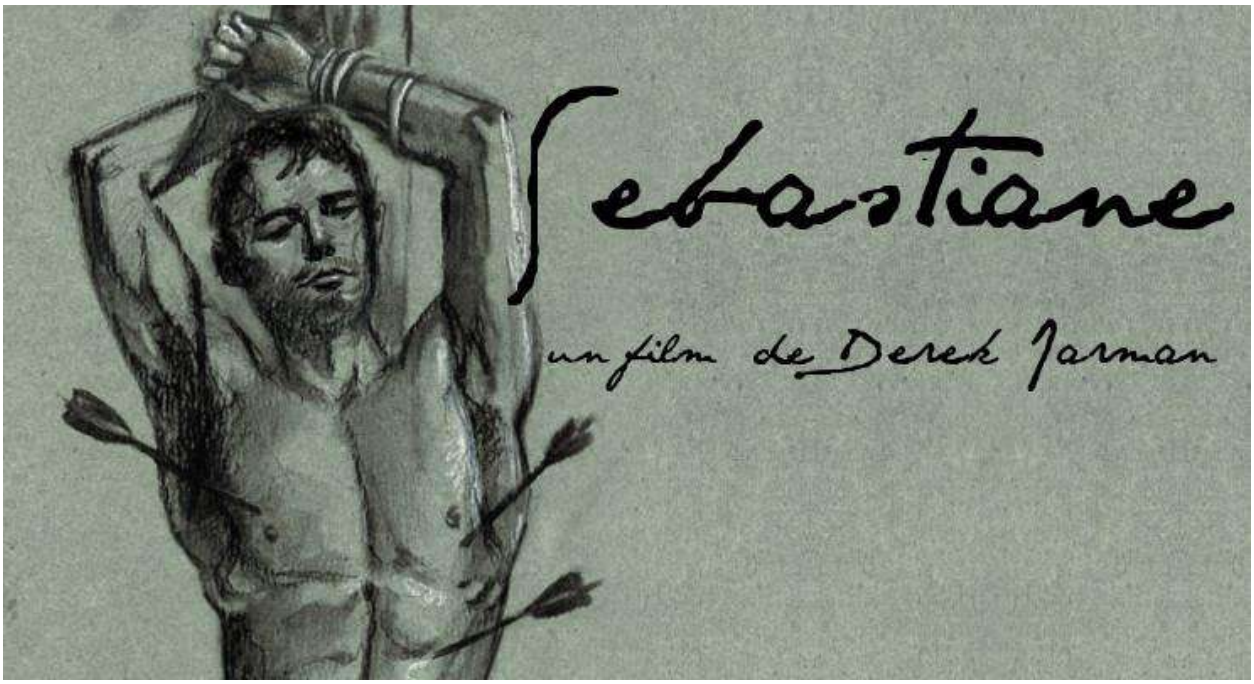
Mais que voit-on dans ce film et pourquoi certaines séquences sont-elles si marquantes ? En vrac, nous avons des jeunes hommes qui se piquent, des terroristes et des fusillades, un mariage grotesque, un militaire cagoulé et un jeune éphèbe qui copulent sur un drapeau anglais, un autre garçon se masturbe contre un tableau du Caravage, des émigrants en larmes évoquant le tableau même qui a inspiré le film, Tilda Swinton qui déchire sa robe de mariée, les visages de Jordan, égérie punk, ou de Stephen Thrower du groupe Coil, un corps nu qui mange un poulet au sein des ruines, etc. Puis il y a le son, les poèmes récités, les ambulances, les discours de Hitler, les boîtes à rythmes et sonorités industrielles, les hymnes patriotiques anglais, la douce berceuse poignante de Marianne Faithfull (un autre lien lointain avec Kenneth Anger), les fréquences radio, la bande originale de Simon Turner, etc. De tout cela se dégage une atmosphère post-apocalyptique et une critique de ce qu'est devenue l'Angleterre, achevée par le conservatisme et la société répressive.

Copyright Malavida

Malgré l'horreur et la vision terriblement sombre et triste du monde, *The Last of England* demeure pourtant d'une grande beauté, sûrement en raison de son grain Super 8 ou de ses filtres colorés qui en font un véritable poème visuel. Les ralentis et accélérations de plan y sont utilisés avec beaucoup de musicalité. Et aucune citation n'est laissée au hasard, car si les mots de T.S. Eliot interviennent, c'est bien parce que *The Last of England* pourrait être une adaptation de *The Wasteland*. Assez proche dans l'esprit du précédent *The Angelic Conversation*, Jarman nous offre là un pur film-trip, non dénué d'émotions et au bout du compte la danse finale nous amène peut-être à considérer la renaissance après la folie et la destruction. Le titre de Diamanda Galàs de la fin ne s'intitule-t-il pas "Deliver me" ? Une libération peut-elle alors être possible ?

Pessimiste et punk, *The Last of England* est un adieu. Peut-être de celui qui sait que dorénavant la mort approche ? En même temps, la révélation de la maladie va amener Jarman à être ultra créatif jusqu'à son décès en 1994. Film de transe et plus directement politique que le reste de l'œuvre, *The Last of England* est une expérience puissante, étrange et un incroyable témoignage sur l'Angleterre des années 80.

Maxime Lachaud



L'histoire

S'inspirant librement des récits historique et hagiographique évoquant le martyr de saint Sébastien **(1)**, **Sebastiane** a pour héros Sebastian (Leonard Treviglio), capitaine de la garde rapprochée de l'empereur romain Dioclétien (244-311 après J.C.). Figurant d'abord parmi les favoris du monarque, Sebastian provoque son courroux en tentant d'empêcher la mise à mort d'un jeune homme accusé de comploter contre Dioclétien. Ravalé au rang de simple soldat, Sebastian est relégué dans une garnison perdue dans une contrée désertique de l'Empire. Ne réunissant qu'une poignée d'hommes, la formation de légionnaires est commandée par Severus (Barney James). Inspiré par le culte qu'il voue au dieu Apollon, Sebastian se refuse désormais à faire usage de la violence. Rejeté par les hommes de la troupe, tourmenté notamment par le cruel Max (Neil Kennedy), Sebastian ne trouve de soutien qu'auprès du chrétien Justin (Richard Warwick). Lequel est attiré non seulement par son pacifisme mais aussi par sa grande beauté. Cette dernière trouble pareillement le chef de la garnison qui s'éprend follement de Sebastian. Mais échouant à l'amener à répondre à ses avances, même sous les plus douloureuses des contraintes, Severus laissera finalement se déchaîner contre Justin et Sebastian la violence homicide de ses légionnaires...

Analyse et critique

Co-réalisé avec Paul Humfress **(2)**, **Sebastiane** est le premier long métrage de Derek Jarman, figure éminemment atypique du 7ème art britannique, sans doute l'un des cinéastes parmi les plus subversifs d'outre-Manche. Rien de plus conservateurs, pourtant, que les auspices familiaux sous lesquels naquit en 1942 le futur réalisateur de **Sebastiane**. Fruit de l'union d'un père officier supérieur de la Royal Air Force et d'une mère issue de la bourgeoisie coloniale britannique **(3)**, Derek Jarman fut éduqué durant les années 1950-1960 au sein de quelques-uns de ces prestigieux établissements scolaires - Canford School, King's College, University College London - au fondement de la gentry britannique. Si "bonne" fût-elle, la société anglaise à laquelle Derek Jarman s'efforçait alors de s'intégrer n'en était pas moins profondément intolérante. Notamment à l'encontre des homosexuels, dont l'orientation amoureuse était alors encore considérée comme un crime, puisqu'il aura fallu

attendre 1967 pour que fût enfin aboli le délit de « *Gross indecency* » qui valut - pour ne citer que deux de ses victimes les plus fameuses - la prison à Oscar Wilde et la castration chimique à Alan Turing.

Si Derek Jarman n'eut à endurer ni l'une, ni l'autre, le jeune gay qu'il était souffrit en revanche de l'homophobie en cours dans les écoles d'élite dont il fut le pensionnaire. Ainsi que le rapporte Jon Savage dans un article du *Guardian* **(4)**, le jeune Derek Jarman fut ainsi battu après avoir été surpris en train de flirter avec l'un de ses camarades. L'expérience fut suffisamment traumatisante pour que le garçon se sentît d'abord contraint de refouler son homosexualité. Mais sans doute joua-t-elle aussi un rôle dans l'intensité de son engagement artistico-militant en faveur de la cause gay après qu'il soit, à la vingtaine passée, enfin parvenu à assumer sa sexualité. Un combat qui devint encore plus prononcé lorsque le cinéaste apprit en 1986 - sur fond d'homophobie d'État thatchérien - qu'il souffrait du sida. La maladie devait finalement l'emporter en 1994.

« *Homoérotique dans sa structure même* » - ainsi que le déclarait Derek Jarman à propos de son premier long-métrage **(5)** -, **Sebastiane** déploie de bout en bout une spectaculaire volonté de faire sortir du placard (cinématographique et sociétal) une sexualité que la loi britannique avait, des siècles durant, condamné à l'invisibilité. Le carton introductif - sous ses allures informatives faussement sages - affiche d'emblée la tonalité gay de **Sebastiane**. Tandis que le texte déroulant nous apprend que Sebastian est le « *favourite* » de Dioclétien, suggérant ainsi le désir que le jeune militaire inspire à l'Empereur, se dessine à l'écran un paysage antique tout aussi homosexuellement connoté. Pas moins de quatre colonnes se dressent entre les premier et second plans de l'image peinte, imprégnant ainsi cette vision liminaire de **Sebastiane** d'une ostensible dimension phallique et érectile. Immédiatement convoqué à l'écran, ce motif de la tumescence pénienne s'inscrira régulièrement dans les décors conçus par Derek Jarman, par ailleurs chef-décorateur de son film. Comme lors de la séquence de l'orgie impériale, dont la luxuriance kitsch **(6)** s'organise - sous son apparent chaos visuel - selon une structure toute en rigoureuse verticalité. Et l'on retrouve encore des constructions faisant écho au sexe masculin lors du martyr final de Sebastian : le poteau auquel est attaché le héros percé de flèches se dressant à l'écran en une raideur aussi phallique que la tour fortifiée sise au fond de l'image.

Mais ce même plan de la mise à mort de Sebastian rappelle aussi que la fascination érotique pour le corps masculin, imprégnant de bout en bout le film, ne se traduit pas uniquement en des symboliques architecturale ou mobilière. La vision frontale du corps entièrement nu du comédien - y compris celle de son sexe -, figé en une position mêlant souffrance et lascivité, démontre que le désir homosexuel s'exprime encore dans **Sebastiane** de manière pleinement incarnée. À la fois antique et désertique, le cadre scénaristique du film offre toute latitude à son réalisateur pour multiplier à l'écran les exhibitions de nudités masculines. C'est le corps quasi privé de vêtements que les soldats s'entraînent au combat - en des corps-à-corps étroits et filmés au plus près, caméra à l'épaule - ou se déplacent à cheval. C'est tout aussi dénudés que deux hommes s'adonnent à la lutte tandis que les autres - pas plus vêtus - les observent tout en exposant leurs fesses au soleil. Et c'est bien évidemment entièrement nus que les soldats s'adonnent à de collectives baignades au terme de leur journée d'entraînement. Allant puiser pour ces plans (exhibant des anatomies masculines sous couvert de "reconstitution" historique de moments de vie martiale et antique) dans la grammaire visuelle du Nudie, Derek Jarman va emprunter, lors d'autres séquences, à d'autres formes du cinéma de Sexploitation.

La séquence durant laquelle Severus s'abîme dans la contemplation voyeuriste de Sebastian - tandis que le jeune homme se lave à l'eau du puits de la garnison - fait un temps basculer le film dans l'érotisme soft le plus orthodoxe. Après un plan d'ensemble montrant, au ralenti, Sebastian renverser sur son corps le contenu d'une jarre, la caméra se rapproche de manière fétichiste de son visage, puis de son torse - qu'il caresse langoureusement - et enfin ses fesses. Le porno soft fait aussi partie des genres convoqués par Derek Jarman et Paul Humfress pour montrer à l'écran l'homosexualité. Notamment lors de la séquence dépeignant longuement une intense étreinte entre deux soldats amants. S'enchaînent alors visions larges du couple étroitement enlacé et gros plans sur leurs bouches s'embrassant ou leurs mains caressant qui un sein, qui une chute de reins. L'on frôle même le X lorsqu'au détour d'un plan, la caméra enregistre l'érection bien réelle d'un des deux comédiens...

Constituant le versant solaire de **Sebastiane**, cette crâne entreprise d'affirmation cinématographique du plaisir gay contraste violemment avec la part la plus sombre du film. Car c'est un regard ambivalent que Derek Jarman et Paul Humfress y portent sur la sexualité. Si le duo de cinéastes montre la jouissance procurée par la sexe, ils en révèlent aussi la dimension possiblement destructrice. S'inscrivant alors dans la lignée de Pier Paolo Pasolini **(7)** - celle du "dernier" Pasolini et de *Salo* (1975) plutôt que celle de **La Trilogie de la Vie** (1971-1974) -, **Sebastiane** dépeint de la manière âpre la transformation de la sexualité en outil du rapport de domination le plus brutal. La séquence d'ouverture - celle des réjouissances impériales et orgiaques - est à ce titre particulièrement révélatrice. L'on y assiste à un singulier ballet, rythmé par une musique aux consonances archaïques mais en réalité composée - de même que l'ensemble de la bande-originale - par l'ultra-contemporain Brian Eno. La caméra s'attache d'abord au visage du danseur principal, le visage entièrement fardé de blanc, les yeux et les lèvres outrageusement maquillés de paillettes pourpres. **(8)** Son expression haletante est ambigüe : on peine à déterminer si c'est un masque de plaisir ou bien de souffrance que compose l'artiste.

Le plan suivant semble cependant confirmer que c'est, pour l'heure, de jouissance qu'il est question. Affichant un sauvage sourire, l'homme exhibe une langue tressautante, à l'obscénité rigolarde. La cause de son excitation apparaît bientôt dans le cadre lorsque six autres danseurs le rejoignent, tous porteurs de phallus postiches, mimant de phénoménales érections. Le sextuor encercle alors en une ronde priapique l'homme feignant le rut. La tonalité demeure un temps joyeusement paillarde, le danseur principal incitant d'une main frénétique les autres à le rejoindre. Une invitation à laquelle il est bientôt donné suite, mais d'une manière fort brutale. Après s'être emparé du soliste, et l'avoir hissé en l'air telle une victime expiatoire, les six "phallusards" le précipitent au sol, pour finalement l'enduire d'un épais semblant de sperme. La séquence se clôt par un nouveau gros plan sur le visage du danseur, le visage souillé par le foutre factice, comme effacé par celui-ci. La gaie partouse a viré au brutal gang bang culminant en un humiliant bukkake...

La trajectoire tragique ainsi dessinée par cette séquence inaugurale - c'est-à-dire la perversion de la pulsion érotique par le désir de domination - structurera tout le reste du film, atteignant son acmé avec l'exécution sadienne de Sebastian. Rien moins que religieux et sacré, en réalité politique et psychanalytique, le martyr tel que le mettent en scène Derek Jarman et Paul Humfress consacre l'accouplement destructeur d'Eros et de Thanatos. Tirées par des bourreaux aux corps aussi érotisés que celui de leur victime, les flèches pénétrant Sebastian semblent autant participer d'une mise à mort que d'un viol. Saisissantes, troublantes aussi, ces ultimes images de **Sebastiane** dénoncent avec une force demeurée intacte quarante après leur composition le désastreux dévoiement de la sexualité par la soif de pouvoir.

(1) À celles et ceux n'ayant pas récemment révisé leurs vies des saints, l'on conseillera la lecture de cette orthodoxe et instructive notice.
(2) Il semble difficile d'obtenir des informations détaillées sur Paul Humfress. Les notices que lui consacrent Imdb et le Bfi - toutes deux dénuées de date et de lieu de naissance - nous indiquent tout au plus que Paul Humfress réalisa avec **Sebastiane** son unique film de fiction. On lui doit par ailleurs une série de documentaires sur les artisans australiens. Il a en outre été monteur pour la télévision britannique, travaillant par exemple sur la série **Doctor Who**. Paul Humfress a aussi produit documentaires et films de fiction pour la télévision australienne. À la date où ces lignes sont écrites, Paul Humfress semble donc faire partie des (quasi) inconnus de l'Histoire du septième art. Un oubli que déplore cet autre praticien du cinéma à quatre mains qu'est Kevin Brownlow dans son livre **Winstanley**. Warts and all : "Paul Humfress of Sebastiane, whose name is always missing from this 'Derek Jarman Film', despite the fact that he codirected it." Que celles et ceux qui en sauraient (bien) plus sur Paul Humfress n'hésitent pas à nous éclairer de leurs érudites lumières ! LOn attend leurs courriels à l'adresse de la rédaction.
(3) Tony Peake, **Derek Jarman: A Biography**, Woodstock: Overlook Press, 1999.
(4) Jon Savage, « Against the tide », The Guardian, 14 février 2008.
(5) Cité par Jon Savage dans « Against the tide », The Guardian, 14 février 2008.
(6) Pareil choix esthétique de la part de Derek Jarman participe aussi, bien évidemment, de la dimension homosexuelle de **Sebastiane**. On se contentera de rappeler brièvement que le kitsch - à moins qu'on ne lui préfère le terme de camp, selon la définition qu'en donne Susan Sontag - est un univers formel particulièrement prisé par certains artistes gays. Notamment les Français Pierre et Gilles... à qui l'on doit aussi une relecture du martyr de Saint Sébastien.
(7) Pier Paolo Pasolini est un contemporain capital pour Derek Jarman qui - comme le rappelle William Pencak dans **The Films of Derek Jarman** (McFarland & Co., 2002) - tenait le réalisateur de **Mamma Roma** pour "le plus grand des artistes queers". L'admiration du Britannique pour l'Italien était d'ailleurs telle que Derek Jarman l'incarna en 1988 dans un court métrage de fin d'études réalisé par Julian Cole, intitulé Ostia. Le film narre la dernière et fatale nuit de Pier Paolo Pasolini, vingt-cinq ans avant qu'Abel Ferrara n'en donne sa version dans **Pasolini** (2014).
(8) Un écho aux travestissements queer chers à Roxy Music, un groupe dont Brian Eno fut membre de 1971 à 1973, ainsi qu'à David Bowie, avec lequel Brian Eno (encore) allait entamer une collaboration magistrale à partir de 1977 ?

Sebastiane

Sebastiane
Royaume-Uni, 1976
De Paul Humfress, Derek Jarman
Durée : 1h20

Au IVe siècle ap. J.-C., le magnifique Sebastiane est membre de la garde personnelle de l'Empereur Dioclétien. Quand il essaye d'intervenir pour arrêter une exécution, il est dégradé puis exilé dans une garnison éloignée dans un lieu désertique où les soldats, en manque de femmes, s'adonnent parfois à l'homosexualité...

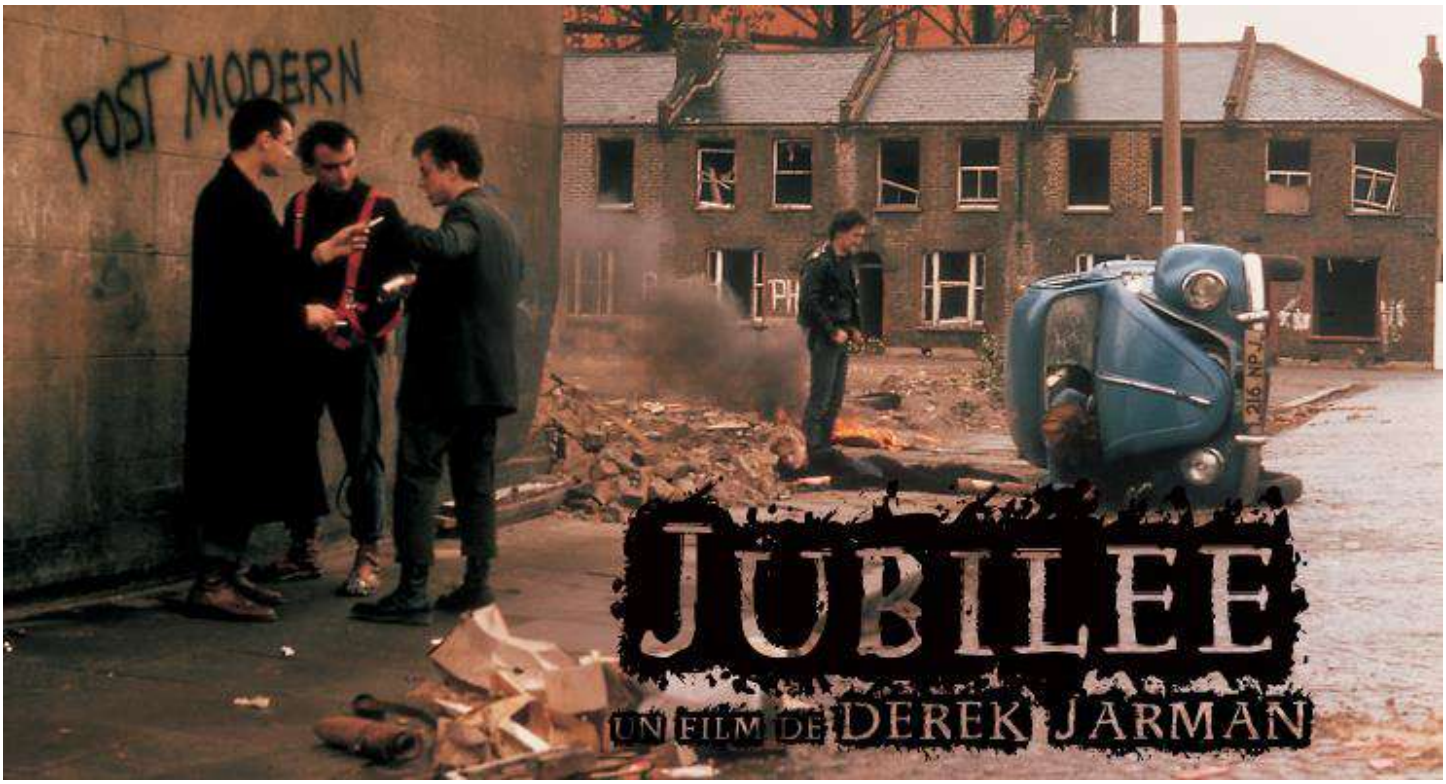
LE PARADIS DES MAUVAIS GARÇONS

Sebastiane de Derek Jarman est une date dans l'histoire du cinéma queer, et la ressortie en version restaurée de ce film ainsi que celles de **Jubilee**, **La Tempête** et **The Last of England** (accompagnée d'une édition dvd) est l'occasion pour nous de revenir sur ce film culte. **Sebastiane** est, en 1976, le premier long métrage réalisé par le cinéaste britannique (accompagné de Paul Humfress) qui fut avant cela assistant de Ken Russell et a dirigé une ribambelle de courts métrages. Le film s'ouvre par une "danse priapique" assez hallucinante qui donne le ton de cet ovni où l'on parle latin avec un terrible accent anglais. **Sebastiane** est une relecture de la vie de saint Sébastien - mais pas vraiment du genre à être diffusée lors des cours de catéchisme.

La transe multicolore de la première scène laisse place à un climat plus contemplatif, comme écrasé par une chaleur qui semble à deux doigts de cramer la pellicule. Sebastiane est exilé dans une sorte de désert, parmi d'autres soldats tous mieux faits les uns que les autres. Peintre de formation, Derek Jarman observe et célèbre la nudité masculine (justifiée, pour la blague, par un manque de budget pour acheter des costumes). De batailles d'eau sublimées au ralenti en brûlantes séances de sauna, le film déborde d'un homoérotisme jusqu'ici réservé à un autre type de cinéma - c'est la première fois qu'une érection est filmée hors d'un long métrage pornographique.

Le dénuement du récit et du décor, la nudité et la beauté des corps ainsi que la musique trippante de Brian Eno font de **Sebastiane** un poème hypnotique. Mais l'art de la subversion de Derek Jarman donne aussi au film un caractère politique et militant. L'amour, le désir et la moindre partie du corps des acteurs sont ici exposés aux yeux d'une société qui ne veut voir l'homosexualité que dans un placard - et on ne parle pas du IVe siècle où se déroule le récit. C'est un manifeste totalement ancré dans son époque - et qui garde aujourd'hui toute sa pertinence comme son pouvoir de fascination.

par Nicolas Bardot



L'histoire

Dans l'Angleterre du XVIe siècle, la reine Elizabeth Ière (Jenny Runacre) demande à son conseiller John Dee (Richard O'Brien) - par ailleurs astrologue et alchimiste - d'invoquer l'ange Ariel (David Brandon). La créature céleste apparaît bientôt, offrant alors à la souveraine de voyager dans le temps. Flanquée de John Dee et de sa dame de compagnie (Helen Wellington-Lloyd), la souveraine embarque grâce à Ariel pour une Angleterre future. Située en un temps mal déterminé - la fin du XXe siècle, le début du suivant ? -, l'Albion à venir qu'explore Elizabeth Ière revêt des allures ouvertement dystopiques. **(1)** La plupart des institutions politiques et économiques à l'origine de la puissance britannique se sont effondrées, laissant place à un chaos quasi général. Profitant de celui-ci, une bande de Londoniennes réunissant Bod (elle aussi jouée par Jenny Runacre), Crabs (Nell Campbell), Mad (Toyah Willcox) et Amyl Nitrite (Jordan) mène une existence affranchie de toute morale. C'est à quelques moments de la vie libertaire et cruelle de ce gang de filles que va magiquement assister Elizabeth Ière durant **Jubilee**...

Analyse et critique

Derek Jarman avait avec Sebastiane - son premier long métrage datant de 1976 - affirmé une conception du cinéma comme un art ayant avant tout vocation à montrer l'invisible. En poussant très loin sa relecture gay du martyr de Saint Sébastien - notamment par son imagerie para-pornographique -, **Sebastiane** exposait frontalement l'homosexualité à une société britannique toujours encline à invisibiliser cette orientation sexuelle "déviante". D'homosexualité il est encore question dans **Jubilee**, le deuxième long métrage de Derek Jarman

sorti sur les écrans du Royaume-Uni en 1978. Mettant en scène plusieurs figures masculines bi- ou homosexuelles - tels les frères incestueux Angel (Ian Charleson) et Sphinx (Karl Johnson) ou bien encore Borgia Ginz (Jack Birkett), "folle" flamboyante -, **Jubilee** comprend encore des séquences érotiques gay lorgnant parfois vers le X. Comme celle dépeignant les très chaudes heures d'un club londonien : le montage alterne alors des visions du *dancefloor* sur lequel s'enlacent des policiers - dont l'un privé de pantalon ainsi que de sous-vêtements... - et du *backroom* où se déroule une étonnante partouse christique puisque les nombreux participants sont grimés en Jésus et en apôtres !

Le désir socialement dissimulé qu'est l'homosexualité n'est cependant pas l'unique forme d'invisible révélée par **Jubilee**. Le périple temporel organisé par l'ange Ariel - lui-même incarnation à l'écran d'une autre manière d'invisibilité qu'est l'occulte - entre passé élisabéthain et futur science-fictionnel permet aux spectateurs et spectatrices de porter le regard sur des époques qui, sinon, leur demeureraient inaccessibles.

Sans doute l'Angleterre du XVIe siècle apparaîtra de prime abord bien plus séduisante que celle à venir imaginée par Derek Jarman. Les scènes liminales de **Jubilee** - mettant en scène Elizabeth Ière en l'un de ses palais - dessinent un univers aux allures d'âge d'or. Evoluant entre l'impeccable raffinement d'un jardin à l'anglaise et le clair-obscur distingué d'un salon d'apparat, le film campe des personnages d'une sophistication tant vestimentaire que rhétorique. D'une élégance sobre - Dee, Ariel - ou spectaculaire - Elizabeth et sa suivante -, tous et toutes s'expriment en une langue soigneusement recherchée. Agrégeant références philosophiques et mystiques avec une sophistication toute poétique, les échanges entre la souveraine, le mage et l'ange composent quelques scènes d'une pièce shakespearienne apocryphe. Et il n'est pas jusqu'aux chiens royaux qui ne participent de cette splendeur de l'Albion élisabéthaine, aussi gracieux à leur canine façon que leur souveraine maîtresse !

Si tout semble n'être que luxe, calme et volupté dans la Renaissance anglaise dépeinte par **Jubilee**, le Royaume-Uni futuriste qu'il met en scène baigne pour sa part dans la misère, le chaos et la souffrance. Cette sombre trilogie structure les premiers aperçus d'une Londres aux rues ruinées - à la fin des années 1970, les Docklands en déshérence offraient encore leur lot de friches industrielles propices aux fantasmes dystopiques -, émaillées de carcasses flambantes de voiture ou, plus sinistre encore, d'un landau... Dans ces artères en proie à la destruction errent des bandes brutales. Les unes s'en prennent, en un déchaînement d'une violence collective et lâche, à des passant isolés. Les autres détroussent les cadavres encore chauds d'accidenté.e.s de la route. Plus aucune institution ne semble en mesure de rétablir un semblant d'ordre dans cette jungle urbaine. Puisque les ultimes policiers s'y avèrent aussi cruels et iniques que les membres des gangs battant le pavé londonien.

Peut-être le public éprouvera-t-il alors face à cette Angleterre *no future* la même surprise angoissée que celle affichée par Elizabeth Ière et sa suite après qu'Ariel les y a projetées. D'autant plus que le périple temporel de la souveraine renaissante est parsemé des cadavres des victimes du gang de Bod. Parmi celles-là on compte notamment la reine Elizabeth II elle-même, et dont Bod arbore la couronne après avoir coursé la monarque, puis l'avoir occise dans la désolation d'un terrain vague... Si cette étonnante séquence de régicide se teinte d'un humour absurde et grotesque - l'ombre des *Monty Python* semble planer par moments sur **Jubilee** -, elle n'en participe pas moins du nihilisme cruel imprégnant l'Albion prophétisée par Derek Jarman.

L’on se gardera cependant de pointer quelque relent réactionnaire dans cette mise en regard de la beauté policée de l’Angleterre élisabéthaine et de l’horreur sauvage d’un Royaume plus que désuni... Tout d’abord parce que le désordre futur imaginé par **Jubilee** n’est pas dénué d’une certaine ambivalence. La pulsion de mort trouve certainement un terrain particulièrement propice dans cette Grande-Bretagne vouée à l’anarchie. Mais cette dernière offre parfois quelques instants d’accomplissement à celles et ceux en quête pacifique d’une existence libertaire. Tel est le cas du trio amoureux rien moins que conformiste - puisque bisexuel et incestueux - formé par Viv (Linda Spurrier), Angel et Sphinx. Il en va encore ainsi du Kid (Adam Ant), éphèbe punk dont la musique queer et transgressive peut librement s’exprimer dans une Angleterre aussi dépourvue de normes en matières sociétale qu’esthétique.

En choisissant en outre de confier à une même interprète (Jenny Runacre) les rôles de l’impériale Elizabeth Ière et de la psychopathe Bod, Derek Jarman suggère une troublante filiation entre les Angleterre canonique et contre-utopique mises en scène dans **Jubilee**. Comme si l’effondrement à venir de la civilisation anglaise était, en réalité, déjà en germe dans les fondements historiques pourtant les plus indiscutés de celle-là. Notamment parce que cette "Angleterre éternelle" se trouve à l’origine d’une société excluante et inégalitaire, ainsi que l’a personnellement éprouvé l’homosexuel qu’est Derek Jarman. Et c’est donc à un autre invisible que le cinéaste confronte ses spectateurs et spectatrices : celui constitué par l’imaginaire collectif d’une société que le film invite à envisager de manière aussi critique que nécessaire. Car, comme le pronostique le versant futuriste de **Jubilee**, c’est à la catastrophe que courra l’Angleterre si elle ne relit pas son passé.

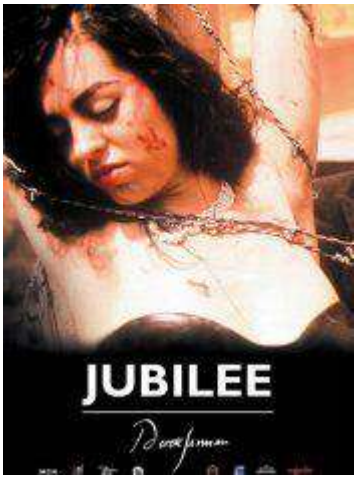
Presque quarante ans après sa sortie, notamment en ces temps de *Brexit*, il est à craindre que Derek Jarman n'ait pas encore été suffisamment entendu. Les fugitives illuminations libertaires de **Jubilee** rappellent cependant qu'une autre vie est possible. Sans doute n'est-il jamais trop tard pour changer le monde, aussi difficile puisse être l'entreprise...

(1) Un filon décidément fécond de l'Imaginaire britannique, notamment cinématographique. Hormis En Angleterre occupée de Kevin Brwonlow et Andrew Mollo, on peut encore y adjoindre **Orange mécanique** de Stanley Kubrick ou, plus récemment, **V pour Vendetta** ainsi que le rappelle judicieusement cette filmographie disponible sur Imdb.

CRITIQUE FILM FR

Critique : Jubilée (Derek Jarman)

Nicolas Santal



Jubilée

Angleterre, 1978
Titre original : Jubilee
Réalisateur : Derek Jarman
Scénario : Derek Jarman
Acteurs : Nell Campbell, Jenny Runacre
Distribution : Malavida
Durée : 1h46
Genre : Drame, Comédie, Fantastique
Date de sortie : 1 février 1978

Ce mercredi 21 juin sort dans un coffret DVD ainsi qu'en salle, un hommage à Derek Jarman. Cinéaste anglais, figure punk, anarchiste et militant LGBT, il aura entre autres révélé Tilda Swinton aux yeux de tous. Ce sont quatre de ses films que vous pouvez (re)découvrir : *Last of England, Sebastiane, La tempête*, et enfin *Jubilée,* son deuxième film.

Synopsis : La reine Élisabeth 1ère est envoyée dans le futur par l'occultiste John Dee. Elle débarque dans l'Angleterre tumultueuse de la fin des années 1970. Elle évolue dans le décor d'une ville en pleine décadence sociale et matérielle, en observant les agissements d'une bande de nihilistes, Amyl Nitrate, Bod, Chaos, Crabs et Mad.

Punk is not dead

Sans connaître Derek Jarman, on pourrait s'attendre dès les premières minutes du film à voir un long-métrage plus ou moins équivalent à *Les visiteurs* version punk. Dans des décors minimalistes, avec des acteurs au jeu théâtral, on retrouve en effet Elizabeth Ière et deux valets. Ces derniers vont voir le futur de l'Angleterre, soit un futur proche pour les spectateurs de 1978 (et peut être pour nous aussi finalement ?). Une Angleterre post-Thatcher, où inflation et chômage ne cessent de grimper. On y suit groupe de punks, certains aussi violents que les *droogs* d'Orange mécanique, mais tous aussi attachants que barrés, qui s'amusent parfois à tuer, ou à ré-écrire l'Histoire, le tout dans une orgie visuelle de couleurs. Il faut dire qu'esthétiquement le film réussit ce qu'il entreprend : mettre en image le mouvement punk naissant. Outre les couleurs qui explosent l'écran et les vêtements jetés anarchiquement sur le corps des acteurs et actrices, l'équipe du film elle-même se veut punk. Derrière la caméra, pros et amateurs se côtoient, tandis que devant, les acteurs ont été repérés lors de divers concerts punks avant que ne commence le tournage. Le film, qui est une fiction, se situant dans un avenir proche, devait d'ailleurs au départ être un documentaire sur ce mouvement naissant. Au final, *Jubilée* est certes une fiction, mais c'est avant tout un film qu'on sent sortir des tripes de son réalisateur et de l'équipe qui l'entoure. La réception du long-métrage fut d'ailleurs totalement en accord avec l'esprit dans lequel il est né : certains criaient au chef-d'œuvre, d'autres à la trahison de l'esprit punk, tandis que l'Eglise fut outrée. Il faut dire qu'une église transformée en boîte de nuit gay, dans laquelle on croise un sosie d'Hitler, n'a pas dû ravir tout le monde !

A propos du DVD

Comme expliqué en intro, ce mercredi sont ressortis quatre films de Derek Jarman, à la fois en salles et en vidéo.

Les films sont accompagnés d'une lettre ouverte de Tilda Swinton (qui a été la muse du réalisateur pour ses derniers films) ainsi que de livrets de 16 pages revenant sur les films en question, à travers des analyses, des interviews de proches ou du cinéaste lui-même. Si côté bonus rien n'est proposé, le DVD de *Jubilée* propose cependant une image très agréable, granuleuse comme il le faut, sans défaut majeur à soulever.

Conclusion

Malgré la sortie pléthorique de films ce week-end, on ne saurait que vous conseiller de vous pencher sur ce *Jubilée*. Témoin de son temps, film de bouts de ficelles qui pour autant ne cesse jamais d'être inventif, il est intéressant de le mettre en parallèle avec le tout aussi punk *How to talk to girls at parties*, présenté hors compétition à Cannes, qui sort fin décembre. Deux visions différentes d'une même époque, qui se rejoignent sur un au moins point : une inventivité sans faille à chaque plan !

[Reprise] « Jubilee » poème élégiaque de Derek Jarman

25 juin 2017 Par *Olivia Leboyer*

Ce mois-ci, Malavida réédite 4 films du cinéaste anglais Derek Jarman, qui ressortent en salles : Sebastiane, Jubilee, La Tempête et The last of England. D'une violence douce, presque élégiaque, ces films nous apparaissent comme des méditations lancinantes sur l'amour et la mort. A découvrir depuis mercredi 21 en salles.

★★★★☆

Jubilee se présente comme un poème urbain, un peu épique, mais plein de réserve et de mystère. Une petite ville anglaise grise et triste, où les âmes errantes se cherchent au fil de discussions abruptes sur la politique, l'amour et l'art. Rien de pédant dans ce déroulement tranquille d'images syncopées, au rythme punk-cool d'une tristesse tenace. « *Moi ; je préférerais un monde mort, c'est quand même plus propre* » lance l'un des personnages. « *Il n'y a que les prisons qui ouvrent la nuit, dans ce pays* ». Les fenêtres sont rares, dans ce climat étouffant où un petit groupe ressasse ses obsessions, politiques et sexuelles, avec un dédain marqué pour le progrès et tout ce qui va avec. Les sentiments et les espoirs ont déserté, sauf pour ceux qui se lovent dans un cocon rassurant, comme les deux frères-amants Angel et Sphinx.

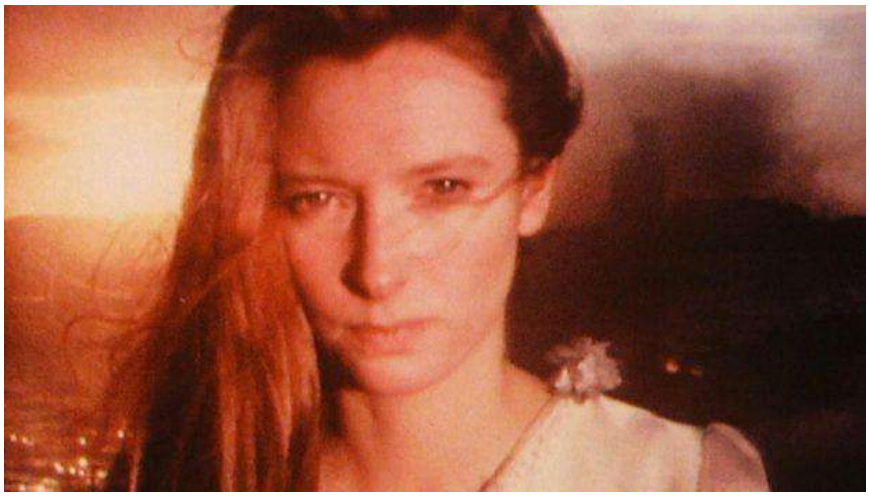
Derek Jarman capte, en super 8, des images d'un rouge désolé, pour imprimer dans notre rétine la perte du sens. « *L'armée, c'était une arnaque. Ça servait à lutter contre le chômage avant qu'ils abandonnent. On y mourait plus de cirrhose que par balles* », ou « *Dommage que le socialisme et la liberté n'aient pas été compatibles* » martèle un type qui cultive des coquelicots dans une minuscule arrière-cour. Rentranchés, attristés, les figures se croisent et se répondent sans se comprendre. Derek Jarman introduit toujours, d'un film à l'autre, des références à Shakespeare, qui a pratiqué l'art du collage bien avant tout le monde, Derek Jarman ou Godard. « On pourrait penser que Richard III est méchant, mais c'est faux » affirme-t-on, et l'on imagine bien Lars Eidinger balader sa longue silhouette chez Jarman, entre deux anges morts et une reine Elizabeth mélancolique, qui se soigne à la célandine. Ici, on s'interroge « *Voir ou ne pas voir* », et si l'esprit n'est plus qu'un collage terni, un être aux yeux d'or danse malgré tout autour du silence. Pour défier les lois de la gravité et nous adresser un dernier signe.

Jubilee, de Derek Jarman, Royaume-Uni, 1977, 1h57, avec Jenny Runacre, Ian Charleson, Karl Johnson, Toyah Wilcox, Adam Ant. Sortie le 21 avril 2017.

visuels: affiche et photo officielles du film.

#415. THE LAST OF ENGLAND. Derek Jarman, 1988

août 17th, 2017 | *by Geoffroy Christ de Denis*



Après son film homoérotico-alchimique (**The Angelic Conversation**, 1985) et son flirt sacrilège avec l'histoire de l'art (**Caravaggio**, 1986), Derek Jarman nous ouvre les portes sur un enfer polychrome de briques et de fils de fer. Dans ce film élégiaque à propos des grandes espérances déçues, il y dresse le portrait d'une époque qui vient après que les ogres ont tout dévoré, ne laissant rien à leurs enfants sinon les ruines.

Avec **The Last of England**, Jarman a un pied dans l'expérimental en ayant de nouveau recours aux filtres colorés, aux dissociations son/images et à la récurrence des halos lumineux des torches, des astres et des surfaces réfléchissantes. Des procédés mis au service d'une œuvre aussi poétique que politique. Ici le soleil est noir, c'est celui de l'arme atomique et du nouveau fascisme libéral que dénonçait Pasolini.

Retour à la frénésie destructrice de **Jubilee** (1977), cette fois plus abstraite, dure et sans espoir qu'une dizaine d'années plus tôt. Fini les visages bariolés, et les refrains entrainants, la narration fait place à une avalanche d'apparitions démentes. Un jour qui n'en finit pas de tomber sur lequel vient se poser la voix de Nigel Terry mêlant les diatribes anarchistes aux citations de Shakespeare ou Ginsberg. À la bande originale planante de Simon Turner, s'ajoutent le bruit des marteaux-piqueurs, les grésillements des réclames télévisuelles, les percées rock-indus aux titres évocateurs comme Disco Death, un discours d'Adolf Hitler, ou encore les lamentations de Diamanda Galás. Ce mash-up cataclysmique associe paroles, sons et symboles, pour faire s'animer les hantises d'hier et aujourd'hui. Jarman nous livre en préambule de son non-récit l'image d'un jeune junkie, qui saccage et baise « L'Amour victorieux » du Caravage. Dans la veine du lyrisme incendiaire de Kathy Acker, les œuvres classiques sont soigneusement violées, mises au goût du jour. Et les angoisses de la jeunesse post-punk sont toutes là : l'évocation d'un désastre écologique programmé, la menace d'un hiver nucléaire imminent, le terrorisme d'état et la garantie d'une existence toujours plus misérable pour ceux qui se voient cannibalisés par un gouvernement Thatcher déjà « en marche ». Terreur partout, justice nulle part.

Une pluie radioactive d'allégories mettant en rapport l'humain face à son monde-décharge, la pauvreté, les sévices physiques, l'autoritarisme, l'aliénation, les médias, you name it… À l'instar de cet homme nu qui rumine un chou-fleur dans une flaque d'eau tandis que la voix d'une télé hors-champ demande : «*Do you want to make more money? Of course, we all do*». Ou encore de ces réfugiés larmoyants déplacés, puis parqués comme du bétail, dans l'attente de leur exécution prochaine.

Jarman fait cet état des lieux dévastateur au crépuscule de sa vie, alors qu'il se sait atteint du sida et que son père vient de mourir. Il se montre ainsi dès les premiers instants du film en homme usé, répertoriant dans son herbier les feuilles des arbres d'un monde à présent dissout. On croise aussi les souvenirs d'une enfance nostalgique qui n'est pas toujours la sienne – il réutilise des archives appartenant à son grand-père et son père -, cristallisant un passé généalogique rêvé, où les choses pouvaient encore signifier quelque chose.

Cette Angleterre mythique se retrouve parodiée à travers les costumes et les rituels, comme ce mariage auquel la jeune Tilda Swinton finit par échapper quelques instants plus tard, hurlant de rage, se délivrant de sa robe à l'aide de ciseaux. Elle finira par tournoyer dans un ciel écarlate, entamant une danse de derviche extatique.

The Last of England fait permuter les morceaux d'une apocalypse onirique au ralenti, en accéléré, en surimpression. Les images deviennent des éblouissements stroboscopiques qui rapprochent la pellicule des dream machines conçues par Brion Gysin et William S. Burroughs. On pense à l'écrivain, avec au début du film quelques réminiscences de ses **Wild Boys**, dont l'un joue même de la flute de pan assis sur les décombres. Le Dieu Panique est aux commandes de ce kaléidoscope passé au bulldozer où les sirènes, les bombes et les rafales des fusils nous encerclent de toutes parts. Comme la scène punk/indus dont il est issu, **The Last of England** se veut acide, hyper-critique, agressif et pessimiste, sans vraiment proposer de quelconque échappatoire. À l'exception peut-être de cette transe finale qui appelle à fusionner avec les forces d'anéantissement, afin de se délivrer d'une existence dont Jarman semble avoir déjà fait le deuil.